

BULLETIN SALÉSIEEN



ŒUVRES DE DON BOSCO

(COTOLINGO 32) TURIN -
(ITALIA)

Parmi les choses divines,
la plus divine est de Co-
opérer avec Dieu au salut des
âmes.

(S DENIS)

Je vous recommande l'en-
fance et la jeunesse, donnez-
leur une éducation chrétienne,
mettez-les sous les yeux
des livres qui enseignent à
fuir le vice et à pratiquer la
vertu.

(Pie IX)

Redoublez de force et de
talents pour retirer l'enfance
et la jeunesse des embûches
de la corruption et de l'in-
credulité, et préparer ainsi
une génération nouvelle.

(LÉON XIII)



OREMUS PRO PONTIFICE NOSTRO LEONE

Dominus conservet eum, et vivificet eum, et beatum
faciat eum in terra, et non tradat eum in animam
inimicorum ejus.

PRIONS POUR NOTRE PONTIFE LÉON XIII

Que Dieu le conserve, qu'il lui donne la vie, qu'il
le rende heureux sur la terre et ne le livre pas entre
les mains de ses ennemis.

XXV^e ANNÉE — N^o 284 — FÉVRIER 1903.

SOMMAIRE: Le Jubilé pontifical de S. S. Léon XIII. — Don Bosco et l'éducation (3^e partie, I et II). —
Le Représentant du successeur de D. Bosco en Amérique (Suite). — Chronique salésienne: Audience de
Léon XIII à D. Rua et à ses heureux compagnons. — Nouvelles des Missions de Don Bosco: *Patagonie*,
Equateur, *Pampa Centrale*. — Grâces de Notre-Dame Auxiliatrice. — Vie de Mgr Lasagna. — Bibliogra-
phie. — Nécrologie — Coopérateurs défunts.

A Sa Sainteté le Pape

Léon XIII

Glorieusement régnant

Au chef suprême de l'Eglise universelle

A l'occasion des Noces d'Argent de son Pontificat

l'expression

du sincère, reconnaissant et filial attachement

de tous les enfants de Don Bosco

LE JUBILÉ PONTIFICAL DE S. S. Léon XIII

DANS quelques jours l'Église entière acclamera le Pape Léon XIII, glorieusement régnant et célébrera la date mémorable qui complète la vingt-cinquième année de son Pontificat. Cet événement dont au cours des dix-neuf siècles écoulés il n'a été donné de contempler que deux exemples, saint Pierre et Pie IX, remplit de joie les cœurs de tous les fidèles qui y voient le signe manifeste de la protection toute spéciale de la divine Providence sur cet auguste vieillard de 93 ans.

C'est qu'en effet monter sur le Siègre Apostolique après Grégoire XVI et Pie IX et continuer leur œuvre était une mission sublime mais difficile. Il s'agissait à la fois d'attirer au Christ la société contemporaine et de combattre l'esprit révolutionnaire qui si souvent et, hélas! surtout de nos jours la domine. A une intelligence supérieure le nouveau Pape devait donc unir une volonté de fer et un caractère doux et pacificateur. L'homme de la Providence était prêt: elle suscita Léon XIII qui depuis le 3 mars 1878, gouverne la barque de Pierre.

Entre toutes les personnalités illustres de notre temps, il restera une figure incomparable, et, entre tous les papes, il gardera une auréole.

Un quart de siècle durant, à travers mille embûches, entouré d'ennemis acharnés, de prétendus amis lui baisant les pieds dans l'espoir secret de lui lier les mains, Léon XIII a marché dans la lumière avec la seule ambition de servir Dieu, et Dieu lui a donné d'accomplir nombre d'œuvres merveilleuses.

A les considérer d'ensemble, il semblerait d'abord que le pontife a été surtout apôtre, tant il a déployé d'activité sagace, persévérante, pour la propagation de l'Évangile. Mais bientôt, si on écoute l'enseignement de ses encycliques qui ont projeté tant de lumière sur toutes les questions contemporaines, on est tenté d'admirer avant tout au front du Saint-Père l'auréole du docteur. A un autre point de vue, la piété paraîtrait la caractéristique de Léon XIII: dans son palais du Vatican, en effet, il prie comme un religieux, vit comme un ascète, ne semble occupé qu'à faire fleurir toutes les dévotions: il remet en honneur le Tiers-Ordre de saint François d'Assise, établit dans toutes les églises la célébration du mois du saint Rosaire par une série de lettres annuelles (du 1^{er} septembre 1883 au 22 septembre 1891) qui sont un traité aussi complet que splendide de cette aimable dévotion. Il consacre l'univers, puis le vingtième siècle au Sacré-Cœur de Jésus, il propage le culte de saint Joseph, de la sainte Famille. etc., etc. Mais on est obligé de constater qu'en même temps Léon XIII poursuit, en homme d'État consommé, les négociations diplomatiques les plus difficiles. Ces questions seraient-elles donc enfin celles qui secrètement absorbent ses meilleures pensées? Non; écoutez: le pontife compose et dicte *con amore...* des vers latins (et il en publiera jusqu'à l'extrême vieillesse). Epris de tous les progrès de la civilisation, il a donné un nouvel essor à l'enseignement de la philosophie, fondé des académies, encouragé les lettres, les arts.

Et qui plus que lui s'est occupé pratiquement de ce qui peut adoucir ici-bas la condition des ouvriers et des humbles? (1). Onvert et sympathique à tout ce qui est grand, beau, juste, humain, il semble avoir atteint un idéal rare de perfection, être la personnification de ce qu'il y a eu de plus noble dans son époque.

Ses regards embrassent toute la terre et il sait que chaque nation est dans une situation particulière. Aussi, afin de varier ses conseils selon les besoins de chacune, le pontife envoie tour à tour des encycliques aux évêques d'Italie, de France, de Prusse, d'Espagne, de Portugal, d'Autriche-Hongrie, d'Irlande, d'Écosse, de Pologne, etc. Les peuples dissidents eux-mêmes entendent son appel qui résonne à leur cœur comme à leur esprit. Enfin il s'adresse aux sectes orientales, aux anglais « qui cherchent le royaume du Christ »; aux protestants d'Amérique, d'Allemagne, de Suisse, les conjurant de revenir à la foi de leurs ancêtres.

On éprouve, à l'aspect de ce saint vieillard, ce je ne sais quoi de calmant et d'apaisant que donne le spectacle de la vraie grandeur. Debout sur le trône de Pierre, il apparaît au dessus de notre époque comme l'envoyé bienveillant d'une puissance supérieure. A ce pauvre monde plein de larmes et de cris de douleur, à ces nations qui s'entregardent frémissantes, à ces classes armées les unes contre les autres, à ces désespérés qui maudissent Dieu et la société, il apporte les paroles de la pacification universelle, et il reedit avec les anges: « Paix aux hommes de bonne volonté! »

L'univers entier, si unanime dans ses démonstrations de joie filiale lors des noces d'or de Léon XIII comme prêtre

(rappelons qu'il parvenait le 25 décembre 1887 à sa cinquantième année de sacerdoce), si enthousiaste lors de ses noces d'argent comme évêque, en 1894, tiendra encore malgré les tristesses des temps, à exalter et à glorifier le saint Pontife qu'il aime et qu'il entoure de sa vénération. Et non seulement les cœurs catholiques tressailleront d'allégresse sur tous les points du globe, mais les peuples hérétiques et payens eux-mêmes, payant leur tribut de profonde estime et de sincère respect, apporteront à Celui dont le gouvernement est une cause de bonheur pour toutes les nations, ainsi que l'écrivait naguère le Shah de Perse, leurs félicitations et leurs vœux de longues années.

Nous aussi, n'est-il pas vrai, nous nous unirons à ce concert, nous nous associerons à cette grandiose manifestation en l'honneur du Vicaire de Jésus-Christ, le Père Commun de tous les fidèles. Et les Salésiens d'Europe, et les Missionnaires des Pampas de l'Amérique, et les Filles de Marie Auxiliatrice, et les Coopérateurs et Coopératrices, et les enfants recueillis dans les Oratoires de D. Bosco, et les jeunes gens et les jeunes filles des Patronages salésiens et les Vocations tardives, élèveront leurs milliers de voix vers le Ciel pour chanter le cantique d'actions de grâces: *Te Deum laudamus*, afin de remercier Dieu de leur avoir donné un tel Père et pour lui demander de le leur conserver encore longtemps.

Et notre vénéré Supérieur Général Don Rua se rendant à Rome, déposera au nom de tous, entre les mains du grand Pontife, l'obole du pauvre, c'est-à-dire 12,000 francs recueillis sou à sou parmi les enfants de tous les Oratoires de Don Bosco. En même temps qu'il offrira cette modeste offrande au Père commun de tous les fidèles, il lui présentera un album de signatures qui sera comme une protestation d'attachement au Siège Apostolique, de dévouement à l'autorité pon-

(1) N'oublions pas qu'à l'occasion de son Jubilé Episcopal en 1894, il fit battre d'espérance et d'allégresse tous les cœurs français: Jeanne d'Arc fut déclarée Vénérable et la cause de la béatification introduite devant la Congrégation des Rites.

tificale, d'amour vraiment et sincèrement agissant à l'égard du Pape. Il lui affirmera une fois de plus notre amour indéfectible pour le successeur de Saint Pierre, et lui répètera ces paroles qui sont nôtres et que prononçait pieusement notre bon Père D. Bosco quelques jours avant sa mort: « Je ne puis plus travailler beaucoup, mais ce que je puis cependant faire, c'est de confesser hautement les sentiments de foi, d'estime, de

respect, de vénération, d'amour inaltérable envers le Souverain Pontife, sentiments que j'entends devoir rester durables dans le cœur de mes fils spirituels. »

Dès aujourd'hui et pendant toute notre vie, écoutons la Sainte Eglise qui nous dit: prions pour notre Pontife Léon XIII, afin que le Seigneur le conserve et le vivifie; qu'il le rende heureux sur la terre et ne l'abandonne point au pouvoir de ses ennemis.

Don Bosco et l'éducation

TROISIÈME PARTIE

Formation intellectuelle

I

Formation intellectuelle des membres de la Congrégation

« La Congrégation Salésienne se compose de prêtres. » Ces premières paroles des Constitutions indiquent immédiatement quelle formation intellectuelle sera nécessaire pour les membres de la Congrégation. Les instituts religieux qui n'ont pas de prêtres comme les Camilliens, les Frères de S. Jean de Dieu, les Frères des Ecoles Chrétiennes demandent sans doute pour leurs membres une formation intellectuelle, mais beaucoup moins étendue et moins complète. La Congrégation salésienne, elle, doit former des prêtres: or, qui ne sait la culture prolongée et éminente que demande le sacerdoce!

« Les lèvres du prêtre garderont la science, a dit l'Esprit Saint, et c'est de sa bouche que la recevront les peuples. » Ce qui était vrai du sacerdoce de l'ancienne loi, l'est bien plus encore de celui de la nouvelle. Aussi l'Eglise, héritière des pensées de Dieu, a fait de l'ignorance une irrégularité, c'est-à-dire, que tout chrétien, tant qu'il n'a pas la science compétente, reste indigne du sacerdoce.

Mais si nous avançons de quelques lignes dans la lecture des Constitutions salésiennes, nous voyons apparaître plus évidente encore la nécessité d'une forte culture intellectuelle.

Il est dit au numéro cinq du premier chapitre: La jeunesse qui aspire à l'état ecclésiastique étant exposée à des dangers graves et nombreux, notre société aura particulièrement à cœur de former à la piété ceux qui montreront une aptitude spéciale pour l'étude et se rendront recommandables par leur bonne conduite. Ainsi donc non seulement les Salésiens devront être prêtres, mais encore ils devront former des prêtres.

Et plus loin, nous voyons que le prêtre de Don Bosco devra prêcher des Neuvaines, des Missions dans les paroisses. Il devra aussi répandre de bons livres parmi le peuple, c'est-à-dire qu'à la qualité d'éducateur le prêtre salésien devra joindre celles de prédicateur et d'écrivain. Il devra donc posséder la science de l'éducation, et l'on sait s'il faut qu'elle soit vaste aujourd'hui, soit dans les lettres, soit dans les sciences. Il devra savoir manier la parole dans la chaire sacrée et tenir une plume pour répandre la vérité chrétienne par le journal, la revue et le livre. Après cela on ne sera pas surpris de trouver dans les Règles un chapitre spécial consacré aux études sacerdotales. En voici quelques extraits:

« Les clercs et les confrères qui aspirent à l'état ecclésiastique doivent s'appliquer sérieusement pendant deux ans à l'étude de la philosophie, et pendant quatre années au

moins à l'étude des matières ecclésiastiques.
« Les études auxquelles ils devront surtout s'appliquer avec le plus grand soin comprendront l'écriture-sainte, l'histoire ecclésiastique, la théologie dogmatique, spéculative ou morale, sans omettre les ouvrages qui traitent *ex professo* de l'instruction religieuse de la jeunesse. Notre maître sera saint Thomas. »

Pour avoir le commentaire de ce passage des Constitutions, il faut recourir à la vie de D. Bosco. Qu'y voyons-nous? Qu'a-t-il fait pour la culture intellectuelle de ses premiers enfants? Il a formé autour de lui un grand nombre de prêtres éducateurs et les a tous pris parmi les élèves de ses patronages et de ses oratoires, c'est-à-dire qu'il lui a fallu d'abord compléter leur éducation primaire qui, chez plusieurs était à peine ébauchée, leur donner ensuite l'enseignement secondaire, c'est-à-dire leur apprendre le latin, le grec et les autres matières si variées que comporte cet enseignement: l'histoire et la géographie générale, les sciences mathématiques et physiques, la littérature, l'éloquence et la philosophie; enfin les initier à la reine et maîtresse de toutes les sciences, à la sainte théologie. Don Bosco a été le premier maître de ses écoles, le maître des maîtres qu'il a formés. Disons cependant qu'en directeur intelligent il s'est fait aider par des écoles spéciales qui fonctionnaient autour de lui. Ses premiers prêtres suivirent le cours de théologie des Grands-Séminaires et y prirent des connaissances solides que dans la suite ils transmirent à d'autres.

Plusieurs obtinrent le grade de docteur en théologie. Mais voici une nouvelle nécessité à étudier qui va s'imposer à Don Bosco. Une loi intervient qui exige de tous les maîtres laïques et ecclésiastiques des diplômes officiels pour enseigner dans les écoles. Don Bosco n'hésite pas: au lieu de récriminer contre la loi, il se hâte de s'y soumettre et se plie à ses exigences. Ses jeunes clercs subissent les examens universitaires et soutiennent vaillamment la concurrence dans les écoles salésiennes.

Don Bosco ira plus loin encore. Le vent est à la science, aux grades, aux diplômes: il faut des docteurs, l'humble famille salésienne aura des docteurs. Sans se départir de sa prudence consommée, Don Bosco enverra ses meilleurs sujets suivre les cours

universitaires, et ils deviendront docteurs ès-lettres, docteurs en philosophie, même docteurs ès sciences, chacun selon ses aptitudes. C'est ainsi que gravite autour du pieux fondateur cette pléiade d'hommes distingués qui ont été, pour ainsi dire, les seconds fondateurs et le soutien de la Congrégation naissante. Il suffit de citer Don Michel Rua, encore aujourd'hui supérieur général, Don F. Cerruti, préfet des études, D. Durando, Don Albéra, Mgr Cagliero, D. Bonetti, tous docteurs ou écrivains de marque, D. Francesia, docteur ès-lettres, qui manie sa langue maternelle avec la plus étonnante facilité, soit en vers, soit en prose, un des principaux rédacteurs des *Lectures Catholiques*, et qui écrit non moins facilement en latin. M. l'abbé Ragon, agrégé de grammaire, secrétaire de l'Alliance, a loué la pureté du style de Don Francesia dans la traduction latine qu'il a donnée de l'histoire ecclésiastique de Don Bosco.

Après cette première génération de prêtres éminents, il en surgit une seconde autour du père des orphelins. Elle s'appellera D. J. Barbéris, premier maître des novices, D. Bertello, devenu membre du Chapitre supérieur, Don Tamietti, inspecteur de Ligurie, D. Bretto, agrégé de l'Université pour les sciences mathématiques, tous, une ou deux fois docteurs; enfin D. Piscetta, professeur de morale au Grand Séminaire de Turin et examinateur diocésain, l'émule des Franzelin et des Balzerini, dont on a pu dire qu'il était digne du Cardinalat à cause de sa profonde science théologique.

C'est ainsi que D. Bosco sut promouvoir les études et susciter des savants sans négliger la sainteté. Il a donné l'exemple, il a montré quelle culture intellectuelle on devrait donner aux confrères salésiens, si l'on veut marcher sur ses traces et préparer pour les enfants du peuple, des éducateurs dignes de leur haute mission chrétienne et civilisatrice.

II

La pédagogie intellectuelle dans les maisons salésiennes. — Les principes directifs.

Quand les confrères salésiens ont reçu une culture suffisante et proportionnée à leurs aptitudes, ils s'appliquent à la donner aux enfants et aux jeunes gens que la divine Providence leur envoie. De là pour eux la

nécessité d'avoir une pédagogie intellectuelle, c'est-à-dire, des principes et des règles qui les dirigent dans leurs écoles, soit primaires, soit secondaires ou professionnelles. Nous essayerons d'exposer ces principes.

Le premier principe directif de pédagogie intellectuelle dans les maisons salésiennes consiste à subordonner complètement l'instruction à l'éducation. « Celui qui n'a pas la crainte de Dieu, dit D. Bosco, doit abandonner l'étude, parce qu'il est écrit que la science n'entre pas dans un corps esclave du péché. » La vertu qu'on recommande surtout aux étudiants, c'est l'humilité : un étudiant orgueilleux est un stupide ignorant. C'est en vertu de ce principe que tout enfant vicieux qui résiste à la grâce et à sa formation morale, aurait-il le génie de Bossuet, est impitoyablement renvoyé. Et sur ce point il n'y a point d'influence qui tienne, ni d'objections à faire. L'enfant est recommandé par des personnages puissants, il est soutenu par des bienfaiteurs généreux ; ou bien il n'a pas de foyer, va tomber, si on le renvoie, dans un milieu déplorable ; rien n'importe, il ne fait pas ce pourquoi les maisons salésiennes sont établies, il ne sert pas Dieu, ne travaille pas au salut de son âme, il ne peut rester, car c'est le loup dans la bergerie, c'est l'orange gâtée qui corrompra toutes celles qui sont renfermées dans la même caisse.

C'est dans le même ordre d'idées qu'une conduite irréprochable est toujours requise pour avoir des prix à la fin de l'année. Celui qui n'a pas une note de conduite suffisante, c'est-à-dire, au moins *bien*, fut-il un prodige d'intelligence et le premier de sa classe, voit ses prix passer entre les mains d'un autre.

Cette disposition regarde tous les élèves en général, mais elle a une application spéciale quand il s'agit de ceux qu'on destine aux études secondaires. On exige d'eux une vertu plus grande, et ils doivent mériter l'honneur de l'étude par une piété solide et une conduite vraiment exemplaire. Ainsi D. Bosco évite la plaie du déclassement et atteint le principal but de son enseignement secondaire, qui est de former des prêtres dignes de leur sainte vocation.

Le second principe inspirateur de la pédagogie intellectuelle dans les maisons salésiennes, consiste dans le caractère pratique

qu'il donne à l'enseignement. *Non scholae sed vitae discendum*, ce qui veut dire qu'on ne recherche pas la science pour elle-même, mais à cause de son utilité pratique.

Voici comment Don Barbéris, un des premiers fils de D. Bosco, développe ce principe de culture intellectuelle. « La vérité, dit-il, n'est pas seulement l'objet de notre intelligence, mais la vie même de l'esprit humain. Or, pour vivre de la vérité, il ne faut pas se borner à la contempler, mais il faut de plus la faire passer dans nos actes par notre libre activité. L'école n'est pas une fin, c'est un moyen : elle est l'apprentissage de la vie. On ne doit pas seulement apprendre pour savoir, mais pour agir, non seulement pour instruire les autres, mais pour s'instruire soi-même. *Non scholae discendum sed vitae*. Or la vie pratique a une double manifestation ; l'activité physique ou intellectuelle et la conduite morale. L'activité physique et intellectuelle s'exerce dans toutes sortes de travaux et d'emplois, elle regarde les métiers, les affaires et les arts. La conduite morale réalise l'idéal de bien que révèle la loi naturelle et divine. La pédagogie intellectuelle doit atteindre ce double but.

Qu'est-ce que vivre, sinon travailler pour pourvoir à notre subsistance, pour être utile à nos semblables et à la société ? L'école doit donc préparer ceux qui la fréquentent à gagner honorablement le pain de chaque jour et à accepter un poste honorable dans la société religieuse ou civile, moyennant l'exercice de la profession ou du métier auxquels la nature nous incline.

Il faut aussi que l'école prépare l'homme moral. La science, la capacité intellectuelle ou artistique ne suffisent pas dans la conduite morale. L'homme n'est pas seulement une intelligence, mais encore une vérité ; et la science acquise doit être telle qu'elle ordonne la volonté au but et ne l'en détourne jamais ; autrement tout l'édifice des connaissances tomberait dans la boue de l'immoralité et du deshonneur. Négliger le côté moral de l'enseignement, c'est le tronquer, le dénaturer, le rendre plus nuisible qu'utile, en faire un danger au lieu d'un bienfait.

Le troisième principe de pédagogie salésienne est un principe d'impartialité et de charité. On sait comme il est facile à un pro-

fesseur d'être partial et de donner plus de soins à certains élèves qu'à d'autres. Ordinairement ce sont les plus intelligents qui sont les préférés. Ils comprennent mieux, ils donnent moins de peine, ils font honneur à leur maître dans les examens et les concours. De plus quand la classe est nombreuse, on y voit un motif de faire une sélection. C'est ce qui se pratique souvent, dit-on, dans certains collèges. Le professeur a trente ou quarante élèves, comment s'occuper de tout ce monde ? Alors, il soigne les dix premiers qui l'entourent, le suivent et profitent de ses leçons. Les autres sont traités comme une quantité négligeable, destinée à tuer le temps et à croupir dans l'ignorance.

Certains usages salésiens ont pour but d'obvier à cet inconvénient des classes nombreuses. En voici un relatif à la présentation des devoirs et à la récitation des leçons. Il vient de l'Oratoire de S. François de Sales à Turin et remonte au temps de D. Bosco.

Je suppose que la classe compte de trente à quarante élèves. A chaque table il y aura un décurion ou chef de table. Celui-ci, après avoir reçu les devoirs de ses condisciples, les remet au premier décurion, ou, à son défaut, au second; le premier décurion les remet au professeur, après les avoir placés par ordre.

Le professeur ayant reçu les devoirs, les vérifie sans perdre de vue ses élèves, et se rend compte: 1° si tous les devoirs ont été remis; 2° si chacun a fait le travail soigneusement, c'est-à-dire, si la page est propre, bien écrite, et si rien ne manque de la tâche prescrite. Lorsqu'il trouve une omission ou négligence notable, il donne, la première fois, un avertissement charitable; mais si la chose continue, il fait recommencer le devoir.

Pendant ce temps, les décurions font réciter les leçons et inscrivent la note méritée. Cette récitation doit se faire à mi-voix et sans bruit. Le premier décurion fait réciter les autres décurions. La récitation dure de 10 à 15 minutes. Dès qu'elle est terminée, le professeur fait l'appel nominal, et les décurions proclament la note des leçons que chacun a méritée. Le professeur se rend compte si les notes ont été données avec justice, en interrogeant quelques élèves au hasard. Les décurions seront eux-mêmes interrogés de temps en temps, de crainte qu'ils ne se relâchent.

Dans les cas où un décurion aurait donné une note imméritée, il sera puni. Ainsi se termine la récitation des leçons.

Il est évident que cette méthode ne convient qu'aux classes nombreuses. Quand il n'y a qu'un petit nombre d'élèves, ils remettent ordinairement leurs devoirs avant le commencement de la classe, et le maître fait réciter lui-même les leçons.

Le professeur doit donc être impartial et soigner tous ses élèves. D. Bosco exige plus encore: il veut que ses professeurs soient charitables et s'occupent tout particulièrement des élèves les moins intelligents. La recommandation est formelle; il est dit dans le règlement des professeurs: « Les moins intelligents parmi leurs élèves seront spécialement l'objet de leur sollicitude, et ils les encourageront sans jamais les humilier.

« Ils interrogeront souvent leurs élèves sans distinction. Ils témoigneront à tous une grande estime, un grand intérêt, particulièrement à ceux dont l'intelligence est moins précoce. Ils éviteront la pernicieuse méthode de ceux qui abandonnent à eux-mêmes les élèves paresseux ou peu intelligents. »

Cette recommandation est inspirée par le pur esprit de l'Évangile et le zèle de la gloire de Dieu. En effet, ces enfants peu intelligents, mais de bonne volonté, ont besoin d'être secourus par une main charitable; or qui les aidera, sinon leur professeur? A qui donne-t-on, sinon aux pauvres? N'est-ce pas une œuvre de miséricorde d'instruire les ignorants?

D'ailleurs, combien de bons prêtres, de vaillants apôtres, et même de grands saints n'ont pas brillé d'abord par les dons de l'intelligence. Le Curé d'Ars était le dernier de sa classe, et l'on se demandait s'il arriverait jamais au sacerdoce. Il a trouvé une main charitable pour le guider vers le sanctuaire, et il est devenu la gloire de l'Église de France au 19^e siècle. Saint Joseph de Cupertino comprenait à peine le latin du bréviaire et du missel, et néanmoins c'est une gloire de l'ordre séraphique.

On voit par là combien la recommandation de Don Bosco est sage, et quel grand bien peuvent faire les professeurs dévoués, laborieux qui soignent tous leurs élèves et surtout les moins intelligents.

LE REPRÉSENTANT DU SUCCESSEUR DE DON BOSCO en Amérique

*Extraits des lettres de D. Gusmano (Suite) **

De tout ce que je vous ai rapporté jusqu'à présent de notre séjour dans le Brésil, on peut conclure que nous y avons été entourés du respect le plus affectueux de la part de tous, sans distinction de classes ni de personnes: ce fut une manifestation continuelle du grand attachement de tous les habitants aux œuvres salésiennes. Le Président Fédéral lui-même accueillit D. Albéra avec les marques de la plus aimable courtoisie, montrant sa satisfaction de l'activité et du bien que les Salésiens font ici, plus spécialement à la jeunesse. Il se plaignait seulement de ne pouvoir pas actuellement nous aider comme lorsqu'il était Président de S. Paul, car les ressources sont moins grandes et les œuvres à secourir plus nombreuses.

Je ne parle pas du Ministre des Travaux Publics qui nous accorda la circulation gratuite en 1^{ère} classe sur tous les chemins de fer de l'État (de même que sur les bateaux) pendant tout notre séjour au Brésil, et qui nous aida de tout son pouvoir à rendre féconds les fruits de notre mission. Nous lui devons une visite de remerciement, d'autant plus que partout où il avait donné ses ordres, ceux-ci avaient été exécutés de la manière la plus gracieuse. Nous rendimes aussi visite à plusieurs autres Ministres, l'Ex-Président de Cuyabá qui sut de concert avec l'Évêque, s'employer si efficacement à la fondation des Maisons et des Missions salésiennes dans le Matto Grosso, le premier Magistrat, les Présidents de Cuyabá, de Bahia, Pernambuco, Saint Paul, etc., etc. et tous furent remplis de la déférence la plus exquise envers notre Supérieur qu'ils vinrent saluer pour la plupart.

Après ces quelques explications que je ne pouvais pas, on le comprend, passer sous silence, je continue scrupuleusement mon office de chroniqueur ému, en reprenant mon récit de Lorena où, vous vous en souvenez, je laissai D. Albéra.

Lorsque nous y arrivâmes le 12, il faisait une chaleur torride; le soleil brûlait littéralement et, sans aucune métaphore, on étouf-

fait. Et cependant ce bon peuple se pressait à la station, oubliant pour ainsi dire le soleil et son ardeur. Avant même l'arrêt du train, la musique instrumentale nous souhaita joyeusement la bienvenue et nous accompagna jusqu'à l'église de S. Benoît que nous devons à la générosité de M. Moreira Lima, baron de Castro. Ce véritable père du peuple de Lorena est à la tête de toutes les œuvres de bienfaisance et répand sans compter, à pleines mains, les richesses que lui a départies la divine Providence. L'église toute petite fut bientôt remplie, et beaucoup eurent attendre dehors que D. Albéra eût donné la bénédiction du T. S. Sacrement, ce qui eut lieu aussitôt après que D. Faussone eut adressé à ces braves gens quelques mots de remerciement et aussi d'explication sur la visite extraordinaire du Supérieur salésien.

Il existe à Lorena une Maison des Vocations tardives qui a déjà obtenu les félicitations de deux Congrès catholiques, et le Noviciat. D. Albéra se dépensa dans les deux Oratoires. Dans le premier il rappela quelle était la source des Fils de Marie, ceux qui entrèrent en 1886 à S. Pierdarena, et dont il fut le directeur, y ayant été envoyé, tout jeune prêtre, par D. Bosco. Il ajouta qu'il était chez lui en tant que Catéchiste de notre Société tout entière. Quant au Noviciat il y présida les Exercices spirituels qu'il prêcha, sans avoir besoin de se servir de ses connaissances dans la langue portugaise. Il usa constamment de l'italien que parlent et écrivent couramment les chers novices. Cette langue leur est devenue tellement familière que c'est à contre-cœur qu'ils nous parlaient dans leur agréable idiome portugais, et malgré les quelques progrès que nous sommes parvenus à faire, nous sommes bien distancés par ceux que les Novices ont fait dans l'italien. Les deux Oratoires nous offrirent une Académie vraiment digne d'envie par la noblesse des pensées et la beauté de la forme: je dois nommer ici spécialement Don Lorandi qui se montra non seulement poète mais encore philosophe et... profond philosophe!

Lorena, maison inspectoriale est bien si-

(1) Se reporter au *Bulletin* de septembre 1902.

tuée pour les communications par chemin de fer, aussi l'avons-nous choisie comme centre d'opération des courses que nous devons faire pendant plusieurs semaines. De la sorte, nous évitons les longs et incommodes voyages qui entraînent après eux tant de fatigues. D. Albéra recommande toujours à son secrétaire en train de confectionner les différents itinéraires, de raccourcir, de restreindre. Et l'on raccourcit, l'on diminue, mais cela n'empêche pas de rester encore des journées entières dans les trains comme dans un four, avec la triste consolation d'une poussière qui se glisse partout, dans les yeux, dans les oreilles, dans le cou, et même sous les vêtements. Par bonheur nous n'eûmes pas cela à craindre entre Lorena et Guarantigueta, car nous y fûmes transportés dans des tramways bien aménagés, et que la Compagnie mit gracieusement à notre disposition.

Notre Collège, qui porte le nom de S. Joseph, est situé sur une colline. Il en coûte pour y arriver, mais comme ensuite les ennuis sont bien compensés à la vue du splendide panorama que l'on découvre de là-haut.

A la tête du mouvement religieux se trouve un vénérable prêtre, aux cheveux blancs, au visage aimable et souriant continuellement, peut-être est-ce pour cacher ses grandes austérités. Il est italien de naissance, mais brésilien d'affection. Il est venu tout jeune prêtre à Guarantigueta et il ne l'a plus quitté. Tous le regardent comme leur père, et il l'est véritablement. Ce fut lui qui s'occupa de notre Collège S. Joseph qui contient maintenant 70 internes, c'est lui qui appela les Filles de Marie Auxiliatrice pour diriger l'hôpital de la ville. C'est encore lui qui donna la maison que nous possédons actuellement. Elle est assez vaste pour y établir un Noviciat, un pensionnat et un Patronage du dimanche. Pour fêter l'arrivée du Représentant de D. Rua, il y eut une soirée musico-littéraire-dramatique, qui parut trop courte aux invités, grâce à l'habileté, au savoir des différents acteurs. Un monsieur de Rio Janeiro qui assista par hasard à cette académie, sollicita de D. Albéra l'autorisation de prononcer quelques mots. Il dit qu'il était professeur à Rio, et que sa famille tout entière s'était consacrée à l'enseignement. Il ajouta que l'année précédente, sur l'ordre du Gouvernement, il avait visité divers établissements d'Europe pour y recueillir des observations. « Eh bien! nous dit-il, je puis vous assurer que je n'ai pas trouvé au cours de toutes mes visites, une maison comme celle-ci où l'on sut allier l'instruction de l'esprit à

l'éducation du cœur et leur faire faire de si grands progrès. » Et ce n'était certes pas de la flatterie, car ce professeur ne se contente pas de parler, il agit, et ses trois filles sont élevées à l'Institut des Sœurs, bien que Rio soit la capitale, très peuplée et éloignée de Guarantigueta de plus de huit heures de train direct.

L'estime dont jouissent les Sœurs est si grande que le Général qui commande en ce moment toutes les forces de l'État du Matto-Grosso, leur a confié ses deux filles, bien qu'il fut à plus de 40 jours de distance de S. Paul. D'autres Maisons se sont élevées à Lorena, à Ouro Preto, à Ipiranga et ailleurs, mais surtout à Arara où les enfants atteignent le chiffre de trois cents, et à Pontenovo où les Sœurs tiennent l'école normale, unique en son genre dans le vaste État de Minas-Geraes. D. Albéra visita toutes ces maisons, et, aidé de D. Giordani, il prêcha partout les Exercices spirituels. Il s'arrêta plus particulièrement à Pontenovo où dans les élèves il voyait les futures maîtresses. Or, qui ne sait combien est dangereuse une mauvaise maîtresse! Aussi s'empressa-t-il de leur faire une série d'instructions adaptées à leur nouvelle vie. Souhaitons que ces germes déposés dans ces cœurs bien préparés fructifient dans d'autres! C'est dans cet endroit que toute la population ayant à sa tête les autorités civiles et ecclésiastiques, la musique et les enfants, garçons et filles des différentes écoles, attendit pendant deux jours l'arrivée de D. Albéra. Un des employés de la voie nous raconta le désappointement de tous ces braves gens. Il n'y avait pas de notre faute; ce fut le train qui mit un jour de plus à faire le parcours. Lorsque nous nous aperçûmes de ce retard malencontreux, nous envoyâmes un télégramme qui par malheur n'est pas encore arrivé à destination. Notre entrée dans la ville ressembla à celle de l'Évêque du diocèse, les cloches sonnèrent à toute volée, la population remplit la vaste église; il n'y eut partout que joie et enthousiasme.

(A suivre).

Rectification

Les lecteurs du Bulletin regardant les gravures du N° de Janvier ont dû s'apercevoir que la même légende a été reproduite deux fois. Sous la seconde gravure, on doit lire: NICTEROY — Bénédiction de la première pierre.

CHRONIQUE SALÉSIENNE

Les Salésiens reçus en audience par Léon XIII

C'est le cœur rempli de la plus pure joie que nous vous envoyons, chers Coopérateurs et Coopératrices, cette pâle relation de la spéciale et magnifique audience que le T. S. Père a bien voulu accorder à notre vénéré Supérieur Général accompagné d'une députation d'enfants de nos Maisons chargés d'offrir au Pape à l'occasion de son Jubilé l'hommage dont le *Bulletin Salésien* avait eu l'idée au mois de janvier 1902. Comme vous l'avez appris, cet hommage devait consister en une souscription de petites offrandes, faite entre tous les enfants élevés dans les Maisons salésiennes de garçons et de filles, et destinée à manifester au Vicaire de Jésus-Christ la foi et l'amour de milliers et de milliers d'enfants.

L'appel du successeur de Don Bosco fut généreusement entendu par tous : les signatures atteignirent bientôt le chiffre de 70,000, tandis que les offrandes, dont beaucoup n'étaient que de quelques centimes, montaient à la somme de 12,400 francs. On était loin des 33 francs que Don Bosco recueillit en 1849 parmi ses 300 premiers enfants et qu'il envoya à Pie IX alors exilé à Gaëte.

Léon XIII, voulant marquer la grande satisfaction qu'il ressentait en apprenant la nature de cet hommage tout particulier, et en même temps sa prédilection à l'égard des Fils de Don Bosco, daigna accorder une audience à notre Supérieur, à cinq prêtres salésiens et à six enfants choisis pour représenter tous les autres, et cette audience fut fixée à la veille de la solennité de l'Épiphanie, neuf heures et demie du matin, dans ses appartements privés. Nous nous trouvions quelques minutes avant l'heure tous réunis dans l'antichambre du S. Père où Mgr Bisleti, maître de chambre de S. S., nous reçut avec la plus grande amabilité. Ce Prélat introduisit immédiatement auprès du Pape Don Rua, puis revenant il s'entretint familièrement avec nous du développement que prend l'Œuvre salésienne dans les deux continents. L'exquise bonté de Mgr Bisleti nous fit passer très vite le quart d'heure pendant lequel D. Rua exposa au S. Père le motif de l'audience qu'il avait sollicitée en ces termes :

« Très Saint Père. Les Fils de D. Bosco désiraient participer à votre Jubilé Pontifical qui réjouit tout l'univers, et les Filles de Marie Auxiliatrice sont également heureuses de ce for-

tuné événement. Toutes nos Maisons ont tenu à y contribuer pour leur part, et nous Vous présentons deux albums qui contiennent les signatures de tous et de toutes, avec l'assurance de leur ardente affection, de leur profonde vénération et de leur entière soumission à Votre auguste personne. Ce n'était pas assez pour eux de vous présenter leurs noms. Se rappelant l'exemple des premiers enfants de D. Bosco qui, en 1849, alors que votre prédécesseur, Pie IX, de vénérée mémoire, était exilé à Gaëte, réunirent la somme de 33 francs, ils ont voulu eux aussi venir à votre secours et porter leur petite offrande. Bien que nous soyons à la veille de la fête des Mages, nous n'osons pas cependant nous unir à eux ; nous nous contentons de nous mêler aux petits et pauvres bergers de Béthléem, pour offrir à Notre-Seigneur dans la personne de son Vicaire notre chétif présent. Quelques uns des meilleurs enfants de notre Maison-Mère représentent leurs camarades et sont ravis de se prosterner à vos pieds. — A l'occasion de ce grandiose événement, notre cher D. Francesca s'est efforcé de rendre en stances italiennes votre magnifique chant au nouveau siècle. Cette traduction nous ayant semblé assez heureuse, nous l'avons fait éditer. Daignez l'agréer comme l'hommage de son admiration et de la nôtre.

» Et maintenant, T. S. Père, nous sollicitons de votre paternelle bonté une grande faveur qui sera notre souvenir de votre Jubilé. Les grâces et les faveurs de Marie Auxiliatrice se répandent de plus en plus sur les enfants de Don Bosco et le peuple chrétien : la dévotion à son culte va grandissant dans toutes les contrées : des sanctuaires lui ont été érigés en beaucoup de villes : son archiconfrérie, enrichie des Indulgences de Pie IX et des vôtres, est établie dans presque toutes les nations. Accordez-nous, T. S. Père, de pouvoir, par la main de votre cher Fils, notre vénéré archevêque le Cardinal Richelmy, placer la couronne d'or sur la statue de Celle qui est honorée à Turin dans le sanctuaire que lui a élevé l'inoubliable D. Bosco. C'est là que viennent particulièrement aboutir les prières de ses dévots serviteurs ; c'est là que se donnent rendez-vous chaque année de nombreux pèlerins ; c'est de là que partent annuellement ces groupes de missionnaires qui s'en vont porter à travers le monde

l'Évangile et la civilisation. Notre désir serait de célébrer en 1903 même, au cours de la neuvième de Marie Auxiliatrice, le 3^e Congrès salésien, sur les travaux préparatoires duquel nous implorons votre Bénédiction apostolique, et nous serions heureux de clôturer ce Congrès par le couronnement solennel de la Madone de D. Bosco.»

Le Saint Père répondit avec grande effusion : Nous accordons de grand cœur la faveur demandée.

Après s'être encore entretenu quelques instants avec notre Supérieur, le Pape nous admit tous en sa présence. Durant la triple génuflexion D. Rua nomma d'abord à S. S. D. Marenco que Léon XIII reconnut aussitôt et qu'il autorisa à lui baiser la main. Puis, ce fut le tour des autres prêtres, et pour chacun le Pape eut d'affectueuses paroles d'encouragement en même temps qu'il les admettait au baisement de main. Enfin les enfants s'agenouillant déposèrent à ses pieds les albums des signatures de leurs camarades. Ils furent suivis des représentants des Patronages salésiens et de l'Oratoire du S. Cœur de Jésus de Rome. Comme D. Marenco faisait ces dernières présentations, le S. Père lui dit : « Alors, ce sont les vôtres ? D. Marenco. » — Oui, T. S. Père, ce sont les enfants de l'Oratoire de Rome. — Du S. Cœur ! Je sais que les prédications et le Patronage font beaucoup de bien. Continuez à prêcher. — Nous ferons tout notre possible, T. S. Père, répondit notre vénéré Supérieur.

Don Rua, offrit au Pape une cinquantaine de copies du Carmen seculare composé par S. S. pour le commencement du siècle. « C'est, T. S. Père, votre poème traduit en vers italiens par notre cher D. Francesia ; il serait heureux si Votre Sainteté voulait l'agréer et y jeter les yeux. — J'accepte volontiers l'hommage. Nous connaissons déjà la valeur littéraire de Francesia. — Nous le lui dirons, T. S. Père, cela lui fera plaisir. »

À ce moment, on présenta au S. Père les offrandes des jeunes gens et des jeunes filles, tandis que D. Rua lui disait : T. S. Père, c'est l'obole que les enfants de nos Oratoires ont tenue à présenter à votre auguste pauvreté. « Jo les remercie de tout mon cœur, vous faites bien de venir au secours du Pape dont les besoins sont si grands et si urgents. » Et il ajouta en souriant : « C'est bien qu'aussi les pauvres Salésiens fassent quelque chose en cette circonstance. » — T. S. Père, l'offrande de nos enfants aurait pu être plus forte si nos Maisons de France et plusieurs d'Amérique avaient pu répondre à l'appel. » En entendant le nom de la France, le front de Léon XIII se rembrunit. Vous avez parlé de la France, comme cette pensée me préoccupe ; en France, on cause de grands torts aux congrégations religieuses. Non, la vie des congrégations religieuses n'est pas autre chose que la vie de l'Église. Toutes ces congrégations rayonnent autour de l'Église et du Pape, qui en sont le centre, et l'Église s'en sert dans beaucoup de cas presque inaccessibles au clergé séculier, comme les hôpitaux, les pieuses institutions, les Missions... Pendant plus de dix minutes Léon XIII continua à discourir sur les mérites des congrégations, et se tournant vers D. Rua, il lui dit en terminant : « Nous connaissons les

développements de l'Œuvre salésienne et le bien que vous faites. Nous en sommes contents. C'est une preuve que D. Bosco, du haut du Paradis, vous assiste et vous protège. Faites en sorte que l'esprit de D. Bosco se maintienne toujours. — Je ferai tout le possible, T. S. Père, et je tâcherai aussi de conserver bien vivace dans tous les Salésiens l'esprit d'attachement au S. Siège.... A Nous, ajouta Léon XIII, en souriant. — Oui, T. S. Père. — Et si vous devez souffrir quelque chose en France ? Patience. Beaucoup d'autres souffrent avec vous, et du reste, répéta-t-il, D. Bosco, du haut du ciel, ne cessera pas de vous protéger, si vous maintenez son esprit. — Nous n'y manquerons pas, T. S. Père. — Et maintenant, nous vous bénissons, vous, tous les enfants de vos maisons et toutes vos œuvres pieuses. — T. S. Père, accordez nous une bénédiction spéciale pour tous nos Coopérateurs et Coopératrices ? — Volontiers, volontiers. Votre Supérieur Nous a dit qu'il se fait beaucoup de bien par le moyen de la pieuse union des Coopérateurs et que par leurs soins la foi se conserve dans beaucoup de contrées, grâce à la diffusion de la dévotion à Marie Auxiliatrice. On nous a présenté à ces sujet une demande que nous avons favorablement accueillie. Nous accordons la faveur ; nous nous réservons seulement d'étudier le mode d'exécution. — Merci, T. S. Père. »

Nous nous agenouillons et Léon XIII nous bénit. Chacun demande des bénédictions spéciales en présentant des médailles, des chapelets et autres objets que le S. Père voulut bien toucher et bénir, répétant plusieurs fois avec bonté : « Dites plus tard à vos camarades que le Pape les a touchés et bénis. » Enfin, après nous avoir tous admis à un second baisement de main, il nous congédia avec l'affection d'un père.

Voilà un pâle résumé de la magnifique, affectueuse et mémorable audience qui dura plus d'une demi-heure. Certes, le respect dû à la majesté du Vicaire de Jésus-Christ aurait dû nous tenir dans une profonde humilité, mais la confiance d'enfants qui savent se trouver auprès d'un bon père, toujours souriant, fut la plus forte, et ravi par le son de cette douce et grave parole, et par la divine énergie qui brillait dans ses regards et dans tout l'ensemble de sa personne, c'était dans une filiale familiarité que nous écoutions le vénérable vieillard. Comme il fait bon aux pieds du Pape ! Pendant plus d'une demi-heure, nous avons eu ce bonheur, et il ne nous a paru durer qu'une minute. Mais cet instant fugitif reste à jamais gravé au fond de notre âme qui peut affirmer avoir joui par avance d'un essai de l'éternelle joie pour laquelle elle est créée.

Merci, T. S. Père, pour l'immense bonté que vous nous avez montrée en nous accueillant, pour le bonheur que vous nous avez procuré en vous contemplant, pour les précieux encouragements que vous nous avez prodigués en nous exhortant à augmenter par la plume et la parole, l'amour et l'attachement à la Chaire de Pierre. Nous vous jurons amour et fidélité en notre nom et au nom de tous les enfants et jeunes gens enrôlés sous la bannière de S. François de Sales.





PATAGONIE (Terr. de Neuquen)

— — —
 Visite pastorale et mission de Sa Grandeur
 Monseigneur Cagliari

La République Argentine se divise politiquement en quatorze Provinces et dix grands Territoires : celui du *Neuquen* est certainement un des plus importants et du plus bel avenir.

Partagé en six départements ce Territoire a une étendue d'environ 109.870 kilomètres carrés. Placé entre le 35° et le 41° degrés de latitude australe, il jouit de la plus magnifique situation géographique. A l'ouest, les plus hauts sommets des Andes marquent ses limites et son point de contact avec le Chili. Très riche en eaux, de grands fleuves le traversent en tous sens ; de pittoresques lacs, d'immenses vallées et de fertiles plateaux en rendent le séjour très agréable.

Si on le considère au point de vue géographique, il présente la forme d'un *delta* dont les côtés sont formés par les grands fleuves : *Limay* et *Neuquen*, et ceux-ci en se réunissant composent le *Rio Negro* dont le cours se poursuit pendant 120 lieues avant de se jeter dans l'Océan Atlantique.

En l'année 1899, telle fut l'abondance des eaux que ces deux fleuves charrièrent dans le *Rio-Negro*, que celui-ci déborda, inondant une vallée de plus de 500 lieues carrées, abattant maisons et arbres, détruisant au moins un million de têtes de bétail et réduisant en ruines les florissantes populations de *Roca*, *Pringles* et *Viedma*, capitale du Ter-

ritoire du *Rio Negro* et centre des Missions salésiennes de la Patagonie.

Le climat est sain, un peu humide sur les hauteurs, tandis que dans les régions intermédiaires il est sec et tempéré. La neige réside en permanence sur les hauts sommets, et une pluie bienfaisante féconde souvent les fertiles plaines. Des sources naturelles d'eau excellente arrosent les collines et les pittoresques vallées qui forment de nombreux pâturages. Les vents cependant sont assez fréquents, contrariaints et froids, surtout ceux qui soufflent des Andes.

Les Cordillères renferment dans leurs entrailles des sources d'eaux minérales, des mines d'or, d'argent, de cuivre, de charbon, des gisements de pétrole et des carrières de marbre, de granit et de gypse. Toutes ces richesses naturelles gisent encore à l'état d'abandon, et il n'y a que la mine d'or des Cordillères de Vento, la plus riche de la République, qui soit exploitée par des étrangers.

Il n'y a à bien compter que trois routes carrossables, une au Nord qui longe le *Neuquen*, une seconde au Sud qui est parallèle au *Limay*, enfin une troisième appelée *Zapala* qui facilite les communications du centre.

Il ne faut pas croire que ces routes soient très bien entretenues, car le chemin est très dangereux et à tout instant on rencontre au milieu du chemin des débris de chariots, de chars et de charrettes que des voyageurs ont dû abandonner.

Notre chariot n'eut pas meilleur sort, puisqu'il se rompit à sept reprises différentes et fut soumis à des réparations répétées, tandis que la charrette des provisions vit sa roue brisée et ne put nous servir jusqu'à la fin de la Mission qu'à force de réparation et d'extrême bonne volonté.

La population actuelle est de 25 à 30000 âmes; la plus grande partie vient de la Ré-

publique voisine du Chili, le reste est étranger, c'est-à-dire, anglais, allemand, italien et français; les argentins sont très peu nombreux.

Ces derniers forment déjà cependant quatre petits pays de 1500 habitants; ce sont: *Chos-Malal* (capitale), *Las-Lajas*, *Juin* et *San-Martin de los Andes*.

Les gens de la campagne vivent sous de pauvres huttes, de misérables cabanes, éparpillées çà et là sur les montagnes, dans les vallées et les ravins.

Administration — Faune et flore — Fertilité — Division des terrains.

Dans la capitale nous trouvons un Gouverneur et un Juge de première instance, chargés du gouvernement du Territoire, pendant que des commissaires, des juges de paix et des alcades leur apportent leur aide et protègent l'ordre dans les départements.

Un cordon de petites stations militaires facilite le service postal, unit *Chos-Malal* avec les centres plus peuplés, et dessert les communications avec les autorités départementales, tandis que les garnisons de cavalerie, installées à *Chos-Malal*, *Las Lajas* et *San Martin de los Andes* défendent les frontières contigües au Chili.

L'agriculture et l'élevage des bestiaux sont en voie de progrès; l'industrie est encore à ses débuts; cependant le lait y est bien travaillé et les fromages ne sont pas seulement agréables mais exquis.

La ligne télégraphique qui relie la capitale avec les points les plus importants de la République, les voies ferrées, partie en construction, partie en projet, seront la source et les facteurs du commerce, de la prospérité et de la colonisation de ce vaste et fertile territoire.

Le sol, encore inculte en grande partie, abonde en riches pâturages, et c'est par milliers que se multiplient les vaches, les bœufs et les chevaux. Même richesse en forêts de

pin, de rouvre, de cyprès, et les habitants industriels en retirent du bois en grande quantité.

Dans la vaste région du Sud-Ouest du *Manzanera*, le manzano croît à l'état sauvage, décorant les rives des fleuves et enveloppant les vallées des Andes, de façon à en faire des bois entiers qui attirent l'attention des voyageurs et à l'ombre desquels ceux-ci font



la halte en savourant le miel succulent. Leur vue est réjouie de distance en distance par des allées de petits fraisiers, d'une végétation spontanée et dont ils peuvent cueillir les fruits en se penchant sur le cou de leur monture.

Le lama, le puma, le tigre, la *vizcassia* et le *lancodon* errent sur les plateaux, dans les vallées et sur les rives des fleuves, tandis que l'aigle, le vautour et quantité d'autres oiseaux dominent les hautes cimes des mon-

tagnes et les crêtes inaccessibles des Cordillères, toujours prompts à se précipiter sur les tendres agneaux qui s'écartent du troupeau.

Le progrès et l'avenir du *Neuquen* dépendent de la juste et modérée séparation de ses terrains. La plupart appartiennent au fisc, qui volontiers permet aux pauvres émigrants d'y vivre provisoirement dans de misérables huttes et de s'appliquer à leur petit troupeau et à la culture d'un petit lopin de terre qui leur fournit un peu de blé, de légumes, de pommes de terre, d'avoine, etc., etc.

Le reste des terrains appartient à des personnes très riches qui ont jusqu'à des 10, 20 et même 60 lieues de terres. Ils en louent une partie, et ils font fructifier l'autre par des métayers et des régisseurs. C'est pour cela qu'il y a peu d'habitants à être les maîtres de la terre qu'ils occupent, et personne n'a l'idée de construire de solides bâtiments, de faire de faciles canaux d'irrigation, de planter des arbres de longue venue et d'introduire d'autres améliorations.

Les fermiers des propriétaires sont encore pauvres à cause des prix très élevés qu'exigent les maîtres. Si on ne morcelle pas ces grands terrains en petites propriétés, il n'y aura jamais de vraie colonie; et l'immigration et les progrès du *Neuquen* deviendront toujours de plus en plus problématiques.

Populations indigènes — Religions Missions.

Parmi les habitants de ce Territoire il y a beaucoup d'Indiens qui vivent disséminés le long des rives des fleuves et des vallées. Le cacique *Namúncurà* habite sur le bord du *Río Aluminé* avec sa tribu, et tous s'occupent à cultiver les huit lieues de terrain que leur a concédé le gouvernement de la République. Pareillement, sur les hauteurs de *San Martín de Los Andes*, se trouve avec plusieurs familles indigènes le Cacique *Curuhuínca*: beaucoup d'autres sont installées dans les gorges des Andes et le long des délicieux bords du lac *Nahuel-Huapi*.

Les *Tehuelches* vivent plus au sud du Territoire du *Río Negro* et particulièrement du *Chubut*; enfin on rencontre plus dans les plaines limitrophes diverses tribus et groupes nomades d'*Araucaniens* qui font du trafic avec le Chili.

Le caractère des Indiens de la Patagonie est humble et patient. En triomphant de leur apathie naturelle, ils commencent à aimer le travail; ils cultivent la terre, s'appliquent au soin des troupeaux et bâtissent des *ranchos*: ils désirent fort l'éducation de leurs enfants et se soumettent presque tous au joug si doux de l'Évangile, aimant et pratiquant la religion qui les a civilisés.

C'est une erreur de croire qu'il n'y a plus de sauvages, parce que depuis plus de vingt ans, les Missionnaires salésiens travaillent à leur conversion. Malgré cela il est toujours nécessaire de les instruire dans les vérités de la foi et de leur inculquer les principes de la morale chrétienne, de laquelle émane le seul bonheur du temps et de l'éternité.

Si l'on en excepte quelques familles allemandes, tous les habitants de ce territoire professent la religion catholique, et c'est pour cela qu'il faut au prix des plus grands sacrifices construire dans les centres peuplés des églises et des chapelles.

Les Missionnaires parcourent dans toute son étendue le vaste territoire, portant en tous lieux la bienfaisante lumière de l'Évangile et les germes de la civilisation. Trois prêtres et un catéchiste résident à *Chos-Malal*. Nous avons à *Junín de los Andes* deux florissants collèges dont l'un est dirigé par les Missionnaires, l'autre par les Filles de Marie Auxiliatrice. C'est en 1887 que Mgr Cagliero visita ce territoire: il était accompagné par D. Domenico Milanese et D. Bartolomeo Panaro, prêtres et par le catéchiste Zanetta. C'est alors que passant la Cordillère del Vento, notre bon Évêque dont le cheval était mal sellé, fit une chute qui lui occasionna de graves lésions au côté. En proie à une fièvre ardente et à de cruelles douleurs, il dut rester un long mois couché dans une misérable cabane jusqu'à ce que enfin convalescent il put être transporté au Chili pour se remettre complètement. Cette année 1902, il a eu comme compagnons de route et de mission D. Domenico Milanese, D. Matteo Gavotto, Don Giovanni Franchini, D. Zaccaria Genghini, D. Giovanni Beraldi et le catéchiste Sanbernardo.

C'est bien la Mission la plus importante, la plus longue et la plus pénible qui ait eu lieu; mais Dieu nous a prodigué ses plus larges bénédictions, comme nous le fera voir

la relation qui va en être faite pour l'édification de nos bons Coopérateurs et de nos excellentes coopératrices, si généreux pour les Missions salésiennes de la Patagonie.

(A suivre),

À TRAVERS L'ÉQUATEUR

(Impressions de voyage)

PREMIÈRE PARTIE

Du Pacifique aux forêts de l'Amazone

L'adieu.

L'école des Arts et Métiers de Lima, la toute gracieuse ville des Rois, était décorée comme aux plus grands jours de fête. Des drapeaux et des oriflammes aux couleurs variées, se balançaient par centaines au gré du vent le long de ses portiques et dans ses vastes jardins. Sur le visage des maîtres et des élèves, enfants et jeunes gens, se reflétait un même sentiment que venait confirmer une cocarde placée sur la poitrine de chacun, le sentiment de la joie et de l'enthousiasme. C'est qu'en effet il s'agissait d'une fête, et le héros en était un camarade, un ami, un frère, en un mot, c'était S. Louis de Gonzague. Une séance musico-littéraire donnée en l'honneur de Mgr Costamagna, termina cette solennité. Ce fut précisément ce moment que choisit le vénéré Vicaire Apostolique de Mendez y Gualaquiza pour faire ses adieux aux assistants vivement impressionnés. On savait en effet qu'il devait prochainement partir pour l'Équateur, où de nombreuses maisons, et surtout des milliers de sauvages attendaient avec impatience sa venue, et l'heure avait sonné.

Le lendemain, Sa Grandeur se dirigeait sur Callao pour visiter les Fils spirituels qu'il avait en cette ville. Mais le paquebot *Pérou* sur lequel il devait prendre passage, tenait à gagner du temps. Arrivé le matin du Chili, il voulait repartir le soir même pour le Nord. Nous accélérâmes donc les préparatifs, et dans l'après-midi, nous étions à bord, accompagnés de plusieurs confrères et de quelques enfants qui avaient appris notre subit départ. L'adieu coûte toujours quelques larmes, même aux anciens. Pendant que nous payions à la nature ce tribut du cœur, notre

bateau sortit lentement des bassins et s'arrêta au beau milieu du port. Ceux qui avaient tenu à nous donner les dernières marques de leur affectueuse tendresse regagnèrent alors les barques des *Botéros* qui les avaient amenés; un dernier adieu fut échangé, comme de coutume, au moyen des mains, des mouchoirs et des cannes, et nous démarrons à la grâce de Dieu.

On est au déclin du jour. La lune se mire dans l'onde tranquille du golfe. Les tours de Callao annoncent l'*Ave Maria*, et le son des cloches se répercute jusque dans l'île dangereuse de S. Laurent que l'on aperçoit à l'entrée du port. Tout est calme, dans le ciel, sur l'océan et le continent. Et cependant, peut-être qu'au fond des abîmes de la mer les forces titanesques qui, il y a cent cinquante ans, firent jaillir cette île, et détruisirent de fond en comble Lima et ses environs sont encore en ébullition et menacent de renouveler ce désastre qui s'est abattu sur l'une des plus belles Antilles, l'île de la Martinique,

Le *Pérou* navigue en pleine mer. Nous récitons l'*Ave Maris Stella* et nous donnons un dernier regard, une dernière pensée aux confrères, aux enfants, aux amis du Pérou et du Chili, qui disparaissent au fur et à mesure que nous nous éloignons de la terre. Et c'est ensuite un souvenir aux mers d'Italie, à l'Oratoire, au pays natal.

Nous avons quatre jours d'heureuse navigation, entremêlée de quelques relâches dans les ports péruviens. À gauche, c'est l'immensité; à droite ce sont des rivages sablonneux, coupés de vallées verdoyantes et gracieuses; puis des rochers dépouillés de tout, adossés au continent ou isolés au milieu de l'Océan et refuge de loups-marins, de canards et de pellicans. Nous pouvons célébrer chaque jour le saint-Sacrifice de la Messe et nous nous efforçons de faire un peu de bien de toutes façons, soit par la parole, soit par les brochures, soit même par la musique. Tous connaissent le talent de Monseigneur. Péruviens, Chiliens, Argentins. Français, Anglais et Allemands se font un plaisir de l'approcher; ils l'aiment, l'écoutent avidement et tiennent à connaître les Œuvres salésiennes.

Guayaquil.

Le 27, nous laissons à gauche l'île de Puná avec sa couronne de charmants îlots, et nous

remontons le cours du fleuve *del Guayras*, dans lequel nous sommes entrés depuis quelques heures. Peu à peu les bords se resserrent, les forêts nous envoient déjà l'odeur parfumée de leurs arbres, les eaux deviennent jaunâtres; nous recevons les salutations des perroquets, nous entendons les cris stridents des singes, nous contemplons les plongeurs nonchalants des crocodiles.

Mais tous les regards sont désormais fixés sur la rive gauche où apparaît, entourée de bois et de rivières, *la perle du Pacifique*, la ville de Guayaquil, avec ses palais et ses tours élançées, Guayaquil, cité du travail et des plaisirs, nouvelle Phénicie qui est sortie de ses cendres plus belle qu'avant. On sait qu'à deux reprises très rapprochées, en 1896 et en 1899, elle fut la proie des flammes.

Désireux d'éviter toutes difficultés, nous débarquons *incognito* à Guayaquil. Mais le capitaine du port, Monsieur Fernandez Madrid, qui avait connu Mgr. Costamagna, lorsque celui-ci visita l'Équateur en 1890, le reconnut aussitôt son arrivée à bord, et tint à le conduire à terre dans son canot. Dès le soir du même jour, les vendeurs de journaux criaient dans toutes les rues :

llegada del obispo Costamagna, c'est-à-dire : arrivée de Monseigneur Costamagna.

La population de Guayaquil qui depuis de longues années n'avait plus d'évêque, en fut agréablement surprise. Le clergé régulier et séculier se hâta d'aller présenter ses hommages au Vicaire Apostolique, et le Curé tint tout particulièrement à manifester sa joie en mettant la Cathédrale à la disposition de Monseigneur qui y officia à la solennité des saints apôtres Pierre et Paul.

Nous restâmes deux jours à Guayaquil, à l'école philanthropique où depuis quelques mois résident trois de nos confrères. C'est un splendide établissement avec classes et

grands ateliers, et le nombre des élèves dépasse 600. Le feu qui plus d'une fois et même cette année, a consumé la ville, a jusqu'ici respecté cet édifice.

Le 28, Monseigneur présida la distribution des prix au Collège de Saint-Louis, fondé et dirigé dans le palais épiscopal par le chanoine Santisteban, l'infatigable apôtre. Parmi les paroles qu'il adressa à l'assistance et que celle-ci écouta avec bonheur, Sa Grandeur fit des vœux pour la prospérité des instituts et des écoles chrétiennes. Hélas! aujourd'hui,



Hutte du Fortin Mercedes.

ce collège, le palais épiscopal lui-même et une partie de la Cathédrale, tout est réduit en cendres.

Dans la soirée, nous pûmes admirer le goût et le talent musical ainsi que les qualités dramatiques des jeunes gens Guayaquiliens, au cours d'une matinée donnée à l'école philanthropique. Monseigneur adressa aux acteurs ses félicitations, et termina en donnant à toute la salle sa paternelle bénédiction.

La locomotive.

Le 30, de très bon matin, un navire à vapeur de la Compagnie fluviale nous transporta sur l'autre rive du fleuve qui resplen-

dissait aux premiers rayons du soleil. À la station de Duran, nous attendait un train dans lequel nous devions passer toute la première journée de notre voyage sur la terre ferme. La course fut charmante; la nature était magnifique, enchanteresse.

Jusque dans la soirée la locomotive ne courut pas, mais elle vola comme à la conquête du pays pour le civiliser, traversant la forêt qui ne cessait pas, sous un tunnel de verdure sauvage qui semblait s'incliner et s'ouvrir pour lui donner passage. La voie ferrée suit sur le parcours trois ou quatre lignes droites qui permettent d'admirer les buissons, touffus, émaillés de dentelles capricieuses et bigarrées, les grosses cannes de bambou, les immenses arbres de caoutchou, les lianes si différentes entre elles et qui pendent sur la voie ou descendent en grappes inégales, comme des stalactites vivants. De temps en temps la forêt s'ouvre, laissant apercevoir soit un petit coin du ciel, soit des champs splendides, couverts de bananes et de cannes à sucre, de gigantesques palmiers, de vigoureux cacaoyers, de caféiers et de cotonniers, soit des rivières et des fleuves d'eau dormante et jaunâtre, soit de riants paysages aux huttes de canne et de paille, posées sur des troncs protecteurs qui les abritent contre l'humidité, les inondations et les serpents.

Après quatre heures de course à travers toutes ces beautés, la locomotive soufflant triomphe de la montée qui se fait sensiblement sentir; de la forêt qui va en s'éclaircissant de plus en plus, il nous arrive une brise qui, loin d'être tropicale, est même assez froide, et vers les trois heures de l'après-midi nous entendons le bouillonnement effrayant du fleuve Chimbo. Sur ses rives, la nouvelle ligne ferrée abandonne l'ancienne, et nous reprenons notre course, après avoir changé de train. Nous sommes déjà dans la région des montagnes. Le Chimba, les collines dénudées, les rochers aigus s'unissent pour opposer à l'envahissante vapeur une résistance que nous avions déjà connue dans les forêts. Vallées et ponts hardis, précipices et talus voudraient arrêter le génie, tantôt en emprisonnant la machine dans des gorges étroites, tantôt en soulevant les tourbillons écumeux de torrents impétueux, tantôt en l'obligeant à courir sur la pente très raide de la montagne. Mais elle, frémissante, mu-

gissante et, pour ainsi dire, rugissante, fait résonner les rochers, lance d'énormes colonnes de fumée qui cachent l'abîme, exhale de si horribles cris que la vallée en est remplie et que la montagne en retentit. Deux heures de cette lutte gigantesque donnent la victoire à notre locomotive.

Guigrà.

Guigrà est la dernière et jusqu'ici l'unique station de la nouvelle ligne de chemin de fer. Nous sortons, un peu étourdis, du wagon: c'est compréhensible. Nous sommes dans un pauvre vallon. A droite et à gauche, en face et derrière nous, des terrains nus, des montagnes dépouillées, d'étroites gorges; sur un côté le fleuve grondant. Ce sont des blancs, des indiens, des nègres qui vont et qui viennent: tous affairés, pressés, portant ou inspectant des bagages, donnant ou recevant des ordres. Une centaine de tentes, jetées çà et là, comme dans un campement: une seule maison de bois s'y voit avec la gare. C'est Guigrà; ce petit pays qui, tout récent encore, puisque deux mois à peine le séparent de sa fondation, tend déjà à devenir une ville, centre de plusieurs lignes de chemin de fer.

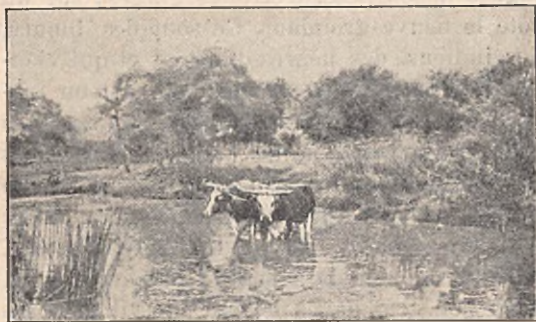
L'air très vif, les bizarreries décourageantes des habitants nous confirment dans notre première intention de continuer le chemin de fer jusqu'à Guataxui où un bon coopérateur nous accueillerait. Mais le temps presse, car il est déjà cinq heures et le soleil commence à teindre en rouge les cimes ombragées que nous apercevons à l'Ouest.

Les compagnons de voyage se sont dispersés, chacun à la recherche de ce qui peut le satisfaire. Nous cherchons à faire de même, et nous essayons de trouver des chevaux ou des mulets ou même seulement des ânes, afin de les enfourcher. Nous avons eu à Guayaquil une lettre de recommandation, et cette pièce nous a été donnée par l'entreprise des chemins de fer. Elle est écrite en anglais, car tous ces gens, même les indiens, sont des employés de la Compagnie, venus des États-Unis ou des Antilles Britanniques. Nous nous estimons donc heureux: tout nous réussira.

— Hé! monsieur, où est le chef de gare?

— Le voilà là-bas, à son bureau, occupé à compter, à examiner, à calculer, à donner et à recevoir.

— Monsieur X*...! veuillez nous faire le plaisir de... Dites-nous seulement un mot.... Mais je vous en supplie... Comprenez que la nuit arrive... Allons! Ecoutez-moi pendant un seconde et ne me répondez, si vous le voulez, que par un mot dans la langue que vous voudrez: en espagnol, en français, en anglais, en italien, en allemand, en grec, en latin, en arabe... — Oui! oui!... Et il continuait, la tête baissée, la secouant de plus en plus, à compter et à faire passer d'une table à une autre des paquets, des plis postaux, des cartes et des reçus... Il nous fit attendre longtemps, puis il se fâcha, il regarda l'in-



Gué du Neuquen.

terlocuteur, prit la lettre de recommandation, l'ouvrit, la lut, la lui remit sans rien dire et puis... continua à compter et à faire passer les feuilles et les imprimés.

— Bonne nuit! Buona notte! Buenas noches! Good night! Gute nacht! mon beau Monsieur. Portez-vous bien.

Et nous repartons à la recherche de montures. Tous sont frères, tous sont amis, tous les mêmes parmi ces gens qui, parce qu'ils ne savent pas l'espagnol, ne veulent comprendre aucune autre langue et se contentent de répondre: « Je ne comprends pas. » Désormais il ne faut même plus songer aux ânes, car le soleil est déjà couché et les ânes pourraient nous faire la même plaisanterie que le chef de la station.

(A suivre)

PATAGONIE

Excursions Apostoliques à travers la Pampa Centrale

(Relation de D. Giovanni Hellestern)

TRÈS VÉNÉRÉ SUPÉRIEUR.

C'EST de bien grand cœur que je vous envoie une courte relation des missions que j'ai eu le bonheur de donner dans le vaste territoire de la Pampa Centrale. La mission de la Pampa est très difficile, plus difficile qu'on ne le croit, et si le missionnaire fait abstraction du peu de bien qu'il réussit à opérer au prix de grands sacrifices, il ne lui reste d'autre consolation que de souffrir pour l'amour de Dieu. J'ai beaucoup souffert dans toutes les missions, avec l'espérance que Dieu un jour me récompensera au centuple, car je n'ai agi en tout que pour sa plus grande gloire et pour le salut de ces nombreuses âmes d'enfants qui seraient morts sans le saint Baptême. Hé! cet affreux malheur est trop fréquent dans ces régions lointaines.

Voyage à Victorica. — Cordial accueil. — Victorica et ses habitants. — Départ pour la mission.

J'étais à peine de retour d'une mission donnée à Ramon-Blanco, que je partis pour Victorica dans les derniers jours de septembre. Je passai par Santa Rosa de Toay qui sert de capitale au Territoire, et qui est bien la meilleure population de la Pampa. Bien qu'elle soit de fondation récente, Santa Rosa est la plus prospère, car elle est en communication directe avec Buenos-Ayres et Bahia Blanca par deux voies ferrées qui lui donnent une grande impulsion commerciale.

Le voyage de S. Rosa à Victorica est très pittoresque. Après de vastes plaines on traverse d'épaisses forêts qui rappellent celles où vivait la race presque éteinte des Indiens Pampas. Puis ce sont des collines élevées d'où l'on descend dans de larges vallées qui autrefois devaient être des fleuves impétueux ou de grandes mers. Cependant, comme les routes sont fort mal entretenues, et que le service des Galères est très défectueux, le voyage est pénible et plein de difficultés.



Notre galère s'étant brisée, nous dûmes demander l'hospitalité au propriétaire d'un *Rancio*. Si l'on tient compte que ce propriétaire est un Gaucho, je fus traité avec grande considération; il me donna une chambre, le souper, en un mot tout ce qui est nécessaire. Les autres voyageurs passèrent la nuit sur la colline, autour d'un grand feu, et souffrirent les rigueurs de la faim et du froid.

Le lendemain, vers 9 heures, nous nous mettions en route avec le cheval de Saint François, pour arriver aussi vite que possible à la Maison de Nerecò, distante de trois lieues, et déjà nous avions franchi plus de 50 *cuadras*, lorsque que nous nous rencontrons avec des *Mayorales* qui étaient allés pendant la nuit, essayer de se procurer, dans la bourgade la plus voisine, deux voitures à deux roues. Après enfin quatre longues heures, nous arrivions à Victorica tout couverts de boue et de poussière. Les confrères m'accueillirent cordialement; ils m'attendaient avec impatience pour la fête de N.-Dame de la Merci, patronne de ce pays. J'aurais été, moi aussi très heureux si j'avais pu prendre part à cette solennité et admirer la dévotion et la piété de ce peuple. Cela ne me fut pas possible, car le contre-temps que m'occasionna l'accident de notre Galère m'avait forcé de rester quelques jours à S. Rosa.

Quarante lieues séparent Victorica de Santa Rosa, et bien que la fondation de la première ville soit antérieure à celle de la seconde, elle est moins importante et de peu d'avenir. Elle acquerra une plus grande importance lorsque la voie ferrée qui passera à San Raphael, assez rapproché de Victorica, sera construite. Elle compte peu d'édifices dignes d'être mentionnés; l'église est en assez mauvais état, et elle sert à peine pour la célébration des Saints Mystères. Grâce au zélé Missionnaire D. Roggeroni, qui est en même temps le curé, et à un dévoué paroissien, on a pu recueillir quelque chose pour faire un pavé de bois et un lambris uni, en même temps qu'on réparait les portes par où le vent et la pluie avaient un trop libre passage.

Les habitants de Victorina sont, comme tous ces gens de la campagne, assez pauvres, mais très bons et religieux. Ils se rappellent que les R. P. Franciscains, auxquels avait été d'abord confiée cette mission, ont beaucoup travaillé pour le salut des âmes et le bien

de la Religion. Je m'arrêtai là deux semaines, et j'y préparai la mission qui devait durer plus de trois mois. Un commerçant me prêta un *Brek* et deux chevaux; mais il me manquait toujours un Catéchiste qui aurait été en même temps mon compagnon de voyage. Je n'y comptais déjà plus et je me résolvais à partir avec les charriots d'un négociant, déjà prêts à se rendre jusqu'au fleuve Salado, lorsque se présenta un jeune homme suffisamment propre à l'emploi et qui me fut très précieux. Tous les préparatifs étant terminés, je me mis en route le 12 octobre. J'arrivai le soir chez M. Azeredo Diaz, à onze lieues de Victorica. Je fus témoin d'une légère contestation entre ce monsieur et sa femme, car tous deux voulaient me servir, indiquant par là le contentement que leur causait ma venue. Pendant les cinq jours que j'y demeurai, je célébrai chaque matin la sainte Messe, à laquelle assistèrent le bon propriétaire, toute sa famille et quelques personnes des environs. J'eus la consolation de donner pour la première fois la Communion à plusieurs enfants et de bénir un mariage, Je passe sous silence les confessions, baptêmes et confirmations administrés aussi à beaucoup d'adultes; ce sont là choses très ordinaires dans la vie d'un missionnaire. Le difficile est surtout de préparer ces pauvres gens à la réception des Sacrements, et cela doit vous expliquer la vertu, la patience et les différents moyens ingénieux dont doit se servir le missionnaire. Ceux de la campagne sont tellement ignorants qu'il est, pour ainsi dire, impossible de se former une idée de ce coûte leur instruction.

Dans les maisons de Mrs Videla, Contreras, Silvera, Casanere et Faggetti. — Passage du fleuve Salado et Atuci. — Chez Mrs Silva et Arallo.

Je pris, le soir du cinquième jour, congé de M. Diaz et je me dirigeai vers la maison de M. Videla. Cet excellent homme mit à ma disposition la seule chambre qu'il eût; mais je dus bientôt abandonner ce très pauvre appartement complètement inondé à la suite d'un violent orage. Il me fut impossible, le lendemain, de dire la sainte Messe, car tout ce qui servait au St Sacrifice avait été trempé par l'eau.

J'y passai seulement un jour, car le village

formait un groupe assez nombreux et les quelques habitants des alentours s'étaient hâtés de venir dès le matin, prévenus qu'ils étaient par le maître de l'*hacienda*. J'administrai le Baptême et le sacrement de Confirmation à plusieurs personnes, entr'autres aux filles de M. Videla qui aurait été heureux que je pusse les préparer à la première Communion.

Sur le soir du même jour, je parvins à la

trouvais déjà sur le fleuve *Salado*. J'en fus très peiné, car parmi ces enfants, il y en avait déjà quelques-uns âgés de 13 et 14 ans. Près de là se trouve l'*hacienda* de M. Casanere où je pus administrer 5 baptêmes et quelques confirmations. Bien meilleure fut la mission auprès du Fleuve *Salado*, chez M. Faggetti. Elle dut son succès au zèle de ce bon Italien, véritablement homme de cœur qui la fit annoncer dans les environs. Il me promit



Mines d'or á Chos-Malal.

maison de M. Contreras, et comme il m'était impossible de continuer le voyage, par suite de l'épuisement des chevaux, je me décidai à y passer la nuit. On ne saurait s'imaginer la misère et la pauvreté de ces gens: toute la famille dormait à ciel ouvert: seule, la grand' mère, très infirme, avait à sa disposition une petite chambre, presque toute pleine de laine. La bonne vieille ne fut contente que lorsque j'eus accepté de reposer dans ce petit trou, la forçant par là à faire comme les autres.

Je fis 15 Baptêmes et plusieurs Confirmations. Je ne pus pas baptiser 20 autres personnes qui devaient venir de *Costa*, petit village assez rapproché, car on les avait induites en erreur, en les assurant que je me

de bâtir en ce lieu une chapelle, et il me pria de revenir chaque année, en m'assurant qu'il ferait tout son possible pour gagner à la religion ses voisins. Quelque misérable que soit l'état moral de ces pauvres gens, ils ont une grande excuse, et dans leur ignorance quasiment invincible, et dans l'extrême pauvreté à laquelle ils sont réduits, et dans les distances immenses qui les séparent des centres civilisés. Pour contracter mariage, il leur faut se rendre à *Victorica* ou à *Villa-Mercede*: dont ils sont séparés par 30 ou 40 lieues et plus. J'y fis soixante baptêmes, je bénis plusieurs mariages, sans parler des confessions des communions et des confirmations.

Le fleuve *Salado* est formé des deux affluent

Diamante et Desaguadero et indique la limite naturelle des provinces de St Luis et Mendoza. Il entre sur la Province de la Pampa Centrale où il se joint au fleuve Atuel, traverse le Territoire du N. O. au S. E., et passant par le Lac Ure Sauquen, il se jette dans le Colorado. Il n'a pas de grande importance, car pendant la plus grande partie de l'année il est à sec; mais lorsque survient la débâcle des neiges du Grand Colorado, il croît rapidement et prend d'immenses proportions, inondant des zones entières; alors les chemins sont impraticables, ou pour le moins fort dangereux.

J'appris par M. Faggetti que le fleuve montait déjà lentement; et, comme il m'affirmait que la plus forte pression n'arriverait pas avant le commencement de janvier, je me décidai à le franchir et à parcourir l'autre zone.

Par bonheur, il y avait là un petit radeau construit avec des barils réunis les uns aux autres et formant ainsi une sorte de canot. Cette barque sans rames, se manœuvrait au moyen d'une corde attachée aux deux bords du fleuve et passant par le milieu du radeau. On pouvait donc ainsi passer d'un côté à l'autre, sans aucun arrêt.

Je dois noter que pour passer le brek, il fallut le démonter, travail qui exigea beaucoup de temps et de patience. A six heures du soir, je parvenais au fleuve Atuel, après avoir voyagé tout le jour sous un soleil tropical, à travers de larges vallées, de vastes salines, d'horribles marécages, où il y avait à craindre de s'enfoncer.

Le fleuve Atuel prend sa source dans la Cordillère des Andes, province de Mendoza. Très étroit et peu profond, il est en communication avec les innombrables lagunes et les bourbiers qui comprennent une grande partie de l'angle qu'il forme avec le Salado. Par suite des inondations, la population est peu nombreuse, sauf dans la région du Nord-Ouest. Je pus le passer avec beaucoup de fatigue et l'aide de quelques riverains, j'arrivai presque de nuit, affamé et couvert de boue à Santa Isabella, ancienne résidence du Commissaire près le tribunal d'Atuel. Cette maison était complètement abandonnée, mais non loin de là se trouvait un Rancio dont le propriétaire me prêta quelques *ponches* et couvertures pour improviser un lit par terre. Dieu seul sait ce que j'ai souffert pendant

les cinq jours que je passai là. A l'importunité des moucheron, des cousins, des grosses monches, des puces et punaises, vinrent se joindre la faim et la pluie. Je pus cependant administrer 10 Baptêmes et plusieurs confirmations. De là je passai et avec plus d'agrément dans les maisons de Mrs Silva et Aralla. Ces deux hommes de Mendoza me furent très bons et je puis dire que ce furent les seuls qui, au cours de cette mission, me traitèrent avec le respect et les prévenances que la Foi seule sait inspirer.

J'y baptisai et confirmai près de 40 enfants et j'en préparai quelques-uns à la première Communion. Je regrettai de ne pouvoir accomplir que cela, car ce sont là des gens si bien disposés que j'aurais certes pu avoir un plus grand nombre de Communions. Mais je savais que le fleuve Salado croissait de jour en jour et qu'il était par conséquent urgent de me tenir sur mes gardes afin de ne pas me laisser surprendre par ce débordement qui dure pendant les mois de décembre, janvier et février.

Missions à l'Estancia de M. Goggiola.

— **La Copelina. — La Ramada. — Crue extraordinaire du fleuve Salado. — Dangers et dégâts.**

L'époque de la crue du fleuve Salado approchait; je pris congé de la famille Aralla, et voulant hâter mon retour, négligeant les missions sur le fleuve Colorado et celles de Juzgado sur la frontière de la province de Mendoza, je parvins à l'Estancia de M. Goggiola, italien, ayant autrefois habité le petit village du Tigré où il possédait un établissement important. Désireux d'accroître son capital, il vint s'installer auprès du fleuve Salado avec 15,000 têtes de bétail, mais cette entreprise lui fut fort coûteuse, car il perdit dans le voyage plus de 10000 bêtes égarées ou mortes de soif. C'est un brave homme, mais malheureusement il ressemble à beaucoup de ses compatriotes qui, une fois établis dans ces lointaines régions, perdent leurs convictions religieuses. Il est même allé jusqu'à se marier avec une protestante. Je dois reconnaître qu'il me reçut très bien, et je suis certain qu'il en agira ainsi toutes les fois que je repasserai en ces lieux.

(A suivre).



Grâces et Faveurs

OBTENUES PAR L'INTERCESSION

de Notre-Dame Auxiliatrice

« Je consens, disait S. Bernard, à ce que mon nom soit effacé du nombre des enfants de MARIE, s'il se rencontre, dans la suite des siècles, un seul homme qui se soit adressé en vain à la Vierge, Mère de Dieu; qu'il ait invoqué sa protection et que MARIE soit restée insensible à sa prière. » Ayons donc sans cesse recours à la Mère du Sauveur. Prions-la comme l'Église la prie. Recommandons-lui nos intérêts auprès de Dieu, comme l'Église lui recommande les siens. N'employons pas son intercession seulement pour nous-mêmes, mais pour tous ceux dont le salut nous est cher. Ne nous déterminons à aucun parti sans la consulter; ne nous engageons dans aucune affaire sans prendre ses conseils. Nous apprendrons par notre propre expérience, comme tant d'autres l'ont déjà si souvent éprouvé, combien est efficace et salutaire l'invocation de cette toute-puissante Auxiliatrice.

Dernièrement ma femme a été gravement atteinte d'une angine couenneuse; nous étions bien inquiets et j'étais allé consulter un médecin pour elle quand à mon retour je la trouvais mieux et hors de danger. Pendant mon absence elle avait prié Notre-Dame Auxiliatrice, lui promettant deux Messes à l'intention des âmes du purgatoire, avec inscription au *Bulletin Salésien* si elle recouvrait la santé. A partir de ce moment il s'est produit un mieux sensible qui a continué jusqu'à complète guérison.

Je viens acquitter cette promesse et je redis encore merci à MARIE Auxiliatrice.

Sèvres, 27 novembre 1902

C.

J'ai prié Notre-Dame Auxiliatrice; je viens d'être exaucée au-dessus de mes espérances. Je vous adresse pour vos orphelins un mandat-poste de cinq francs.

Oran 13 Novembre 1902

B. S.

Je tiens à remercier tout spécialement Notre-Dame Auxiliatrice dans son sanctuaire du Valdocco. Daignez donc agréer mon offre pour la déposer aux pieds de la Vierge bénie en actions de grâce d'une faveur insigne dont j'ai été l'objet.

Le bon Dieu s'est montré si bon, si miséricordieux à mon égard, grâce à l'intercession de la Très Sainte Vierge, que je ne saurais assez lui témoigner ma reconnaissance. Je n'ai qu'un regret, c'est que mes ressources soient trop limitées pour donner largement comme je le désirerais.

Romont, 9 Décembre 1902.

J. B. R.

Merci à MARIE. La Sainte Vierge que j'ai invoquée avec une confiance sans borne pour l'heureux succès d'une situation avantageuse, m'a exaucée d'une façon vraiment merveilleuse! Je lui en suis d'autant plus reconnaissante que l'affaire était difficile à combiner avec mes faibles moyens. Honneur et gloire à Notre-Dame du Bon Secours qui a su si bien me tirer d'embarras dans un cas des plus désespérants! La Vierge sainte et immaculée ne m'a jamais délaissée dans mes peines et difficultés. Mille actions de grâces lui en soient rendues! MARIE est bien la consolation et l'appui des affligés, spécialement des orphelins.

Nilgiri hills Ootacemund
10 Décembre 1902.

A. F.

Guéri du tétanos

C'est avec une profonde émotion que je viens rendre grâce à MARIE Auxiliatrice qui a sauvé mon neveu d'une mort certaine et épouvantable. Le 22 Mai dernier, il se rendait en pèlerinage avec quelques membres de sa famille au sanctuaire de la Madone de Don Bosco à Turin et épanchait aux pieds de cette bonne Mère les ardents sentiments de sa filiale piété. Les fêtes terminées, il passa quelques jours chez moi où il ressentit un grand mal de dents. De retour à San Remo, la violence du mal ne fit que s'accroître; le délire survint, la respiration se fit plus oppressée en même temps que les contractions de tous les muscles se manifestaient. Les médecins déclarèrent que le malade était atteint du tétanos et que son état était désespéré. Le jeune homme travaillant au jardin s'était fait, deux jours avant de partir en pèlerinage, une *morce* égratignure au bras gauche: du moins, il le croyait légère et il l'avait cachée à ses parents, pour ne pas mettre d'obstacle à ce voyage qu'il désirait si vivement.

J'étais atterré par cette effrayante nouvelle, mais cependant je tenais à me persuader que la Vierge Auxiliatrice viendrait à notre secours et sauverait d'une mort si brusque et si horrible ce bon jeune homme qui l'aimait d'un amour quasi exagéré et que je voyais déjà presque aux portes du Sanctuaire. Plein de confiance, je promis à MARIE de célébrer une messe dans son église même, d'y retourner avec mon neveu le 24 Mai 1903, si elle nous accordait la grâce de la guérison que je m'engageais à rendre publique. Le lendemain du jour où j'avais fait ce vœu, une pieuse personne de ma connaissance, ignorant l'affreuse maladie de mon neveu vint m'offrir une statuette de MARIE Auxiliatrice qu'elle avait acquise à Turin même et qu'elle avait fait bénir par Don Rua. Je fis immédiatement allumer des bougies devant cette statue et nous multiplâmes les prières.

Les jours passaient, le cher malade se débattait toujours en proie à des spasmes effrayants: la mort semblait avancer à grands pas; les parents étaient au comble de la désolation, mais néanmoins on priaît continuellement devant la sainte image.

O prodige! Marie Auxiliatrice nous a exaucés! Ses mains bénies se sont posées sur le corps de notre jeune homme et l'ont miraculeusement arraché à la mort, en lui redonnant la santé la plus florissante. Il m'est impossible de dépeindre ici la reconnaissance que garde mon neveu à Marie. Merci! Merci,

ô bonne Mère! Vous êtes bien Celle qui rend la vie à ceux qui vous aiment et ont confiance en vous.

Polonghera, 30 août 1902.

LOUIS TUNINETTI, prêtre.

Un collège préservé de la variole

L'an passé, le Seigneur voulut nous visiter. Trois professeurs furent en proie à un tel affaiblissement de forces qu'ils pouvaient à peine se tenir debout, et un de nos chers supérieurs fut très gravement atteint. Nous recitâmes pendant quinze samedis de suite le Rosaire tout entier, et nous n'avions pas encore terminé ces pieux exercices que nous voyions nos chers malades pleins d'entrain, reprendre leurs travaux et leurs fatigues.

Cette année, la petite vérole a fait son apparition dans le pays, et elle a moisonné bon nombre de victimes, principalement dans la ville. J'ajoute que la fièvre scarlatine s'est unie à l'épidémie de variole. Presque toutes les familles avaient quelques uns de leurs membres malades, et le Conseil d'hygiène ordonna de suspendre les classes d'externes. Nous eûmes encore recours à Marie. Je fis distribuer à tous une médaille de notre puissante Mère Marie Auxiliatrice, et pas un parmi nos internes qui sont cependant en assez grand nombre, n'a été frappé par le fléau.

Que la Vierge bénie veuille bien nous continuer sans cesse sa maternelle protection.

Las Piedras (Uruguay), avril 1902.

Le trésor salésien.

Nous engageons nos chers lecteurs à lire avec attention les lignes suivantes: elles les intéressent au plus haut point.

Tout Coopérateur peut gagner, *chaque jour*, une Indulgence plénière, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant la troisième partie du Rosaire, c'est-à-dire, le chapelet, et en y ajoutant cinq *Pater*, *Ave* et *Gloria* devant le T. S. Sacrement. S'il lui est impossible de se rendre à l'église, il peut le faire devant un crucifix. — Indulgence plénière chaque fois qu'il communie.

Il peut aussi gagner de nombreuses Indulgences plénières dans le courant de la journée par la récitation des *six Pater*, *Ave* et *Gloria*, aux intentions du Souverain Pontife. Et ces indulgences, applicables aux défunts, on les peut acquérir toutes les fois qu'on récite les prières indiquées plus haut, dans n'importe quel lieu, sans même recourir au sacrement de la Pénitence et à la Communion, pourvu que l'on soit en état de grâce.





Un Fils de Don Bosco

1850 - 1895

VIE DE MONSIEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Tripoli *

CHAPITRE XXIV

(Suite)

De fait, l'Évêque de Cuyaba qui s'était rendu lui-même à Montevideo pour plaider sa cause et obtenir des missionnaires, lui avait formellement dit qu'il ne comptait que cinq prêtres dans ce vaste territoire. De ce jour, les pauvres habitants de ces forêts vierges devinrent l'objet de la plus tendre sollicitude de Don Lasagna qui n'écrivait plus à D. Bosco, sans l'entretenir de cette mission et lui demander constamment des prêtres, et il ne cessa ses instances que lorsqu'il fut assuré que ses aspirations avaient touché le cœur de notre bon Père, et que ses vœux les plus chers allaient être satisfaits. L'espérance d'avoir bientôt pour le *Matto Grosso* des prêtres et des catéchistes exalta son ardente imagination. C'est ainsi que devant les événements, il vit surgir dans ces immenses solitudes des bourgs et des villes avec leurs églises et leurs clochers, en même temps que des établissements d'éducation chrétienne. Il lui sembla voir ces hommes déçus, abrutis, s'élever à la dignité d'hommes véritablement dignes de ce nom, et surtout de chrétiens : Il aperçut une foule innombrable de Salésiens qui, des froides régions de la Patagonie, s'avançaient vers le Nord et répandaient sur leur passage l'Évangile, tandis que d'autres missionnaires descendaient sous un soleil tropical, vers la Pampa et la Patagonie, et jetant à ces tribus barbares la bonne semence de la parole divine, les conquéraient à la religion

et à la civilisation. Il assistait par la pensée à cette sublime scène qui s'accomplira lorsque ces ouvriers évangéliques, fils du même Père, partis du même point, se seront rencontrés après avoir couvert toute l'Amérique méridionale d'un réseau de missions et d'oratoires salésiens et qu'ils se donneront la main : « Quelle rencontre ! s'écriait D. Lasagna, quel jour sera ce jour ! Que le Seigneur veuille bien dans son infinie miséricorde le hâter pour le salut de tant de peuples encore ensevelis dans les ténèbres de la barbarie. »

Pour lui il n'épargnera rien pour réaliser ce projet grandiose, et quand la Providence lui fera signe, il répondra promptement : *Eccce adsum* : me voici.

CHAPITRE XXV

Agriculture et viticulture — Pour les émigrés italiens — Histoire naturelle — L'Observatoire météorologique et son bulletin — Le prophète de la science — Ligne téléphonique — Dans les prisons — L'association des Oratoires des fêtes — Paroles d'or.

Le zèle de notre cher missionnaire allait toujours croissant, et prenait suivant les circonstances les formes les plus variées. Tout devenait bon entre ses mains pour procurer le salut des âmes. Ainsi fit-il de l'agriculture et plus particulièrement de la viticulture à laquelle il se consacra avec un art tout caractéristique.

Les habitants de l'Uruguay étaient pour la plupart adonnés à la seule profession de pasteurs ; et la seule source de richesse en ce pays était l'élevage des bestiaux. L'agriculture même ne comportait guère qu'un petit nombre de céréales et de légumes : presque

tout le blé nécessaire à l'alimentation de la population venait des Etats-Unis de l'Amérique du Nord. La vigne était regardée comme une plante de jardin, et on n'en plantait que suffisamment pour les besoins des tables riches. Bien loin de penser à en étendre la culture, on ajoutait foi à ce vieux préjugé qui faisait croire, que le climat d'Amérique était contraire à la vigne; on en avait bien souvent fait la dure expérience.

D. Lasagna ne s'arrêta pas à de telles préventions, et dès son arrivée dans l'Uruguay il se proposa de se procurer lui-même son vin de messe, car il soupçonnait fort la pureté de celui qu'il était obligé d'acheter. Il commença par se servir de raisin du pays, mais celui-ci renfermait beaucoup d'eau et par conséquent ne pouvait pas lui faire de bon vin. Il se forma alors une grande pépinière de vignes, en en demandant à tous ceux qui en possédaient. Mais comme tout cela ne lui donnait pas satisfaction, il en fit venir d'Italie, et spécialement de Montemagno où il fit appel à la bonté de son tuteur le docteur Rinetti. Il planta ainsi plus de vingt qualités de vignes près de Villa Colon, et sur cette quantité il en rencontra plusieurs qui convenaient parfaitement à ce climat et à ce sol. Le succès fut brillant: ces vignes, italiennes ou françaises, cultivées d'après le système Guiot, parvinrent à fournir en moyenne de 14 à 15 kilogrammes chacune, et du vin excellent, comme le prouvèrent les médailles obtenues aux Expositions de Gènes, Chicago, et Montevideo. Il réussit ainsi à avoir du vin de Messe non seulement pour ses Maisons mais aussi pour beaucoup d'églises de l'Uruguay.

Mais ce qui tenait le plus au cœur de D. Lasagna, c'était de donner du travail et un honnête gain aux émigrés italiens. C'est pourquoi il fournit à ceux qui possédaient déjà quelque peu de terrain, des vignes en même temps que les instructions nécessaires, et ainsi on vit bientôt s'élever tout autour de Villa Colon et bien plus loin, de florissants vignobles qui devinrent pour leurs propriétaires une source de grandes richesses.

Et il ne s'arrêta pas à cela. Il tâcha d'éveiller l'enthousiasme des riches du pays; il leur offrit de bonnes familles italiennes, connaissant bien la viticulture, et pour écarter toute défiance de part et d'autre, il rédigea de sa propre main les contrats de métayage

qu'il leur faisait signer comme garantie de leur bonne foi réciproque. Son activité et son énergie infatigables produisirent assurément un grand avantage matériel, mais ce qu'il appréciait surtout, c'était le prestige qu'en retirait le prêtre plus heureux par ce moyen dans le ministère de son apostolat.

Dans le même but, bien digne de la sainte audace du missionnaire catholique, il donna une forte impulsion aux sciences naturelles dans le Collège Pie IX qui fut doté de la plus belle collection qu'il y eût en Amérique, de *Coleoptères*, de *Fossiles* et d'autres objets d'une très grande valeur aux yeux des savants. Il lui tardait surtout de mettre à exécution le projet de D. Bosco, c'est-à-dire d'ériger l'Observatoire Météorologique. Aussi, quand la haute tour fut construite et que les instruments importés d'Europe eurent été mis en place, il fit l'inauguration solennelle de l'Etablissement. Ce fut le 7 octobre 1882. Précisément il y avait alors à Montevideo Mgr Mario Mocenni, prélat orné de belles qualités d'esprit et de cœur, Internonce du Saint-Siège près le Brésil et actuellement Cardinal de la Sainte Église. Ce fut lui qui comme représentant du Pape, bénit le nouvel Observatoire. Il était entouré de l'Évêque, d'un nombreux clergé et des plus hautes notabilités civiles et politiques de l'Uruguay. C'est à partir de ce jour que commença ce réseau d'Observatoires Météorologiques, dont le P. Denza avait eu l'idée et qui a pour but d'étudier les phénomènes de l'atmosphère dans la partie la plus méridionale de l'Amérique, où prennent ordinairement naissance les ouragans et les tempêtes.

Les espérances que le célèbre astronome Barnabite avait fait concevoir aux Salésiens ne furent pas vaines, puisque, pour ne parler que du seul Observatoire de Villa Colon, on publia tous les mois un Bulletin où l'on inscrivait soigneusement les dates très minutieuses des observations faites que l'on portait à la connaissance des observatoires et centres scientifiques du monde entier. Du haut de sa tour, avec une science et avec une patience inlassable, Don Luigi Morandi parvint à déterminer avec certitude la périodicité de quatre tempêtes qui annuellement se déchaînent sur le littoral; il put prévoir longtemps avant leur venue différents cyclones violents et d'épouvantables ouragans, et par

conséquent les signaler au port de Montevideo, ce qui permit d'empêcher des naufrages et d'autres désastres incalculables. Ces services si importants rendus à la société méritèrent au directeur de l'Observatoire de Villa Colon les éloges les plus chaleureux, et les remerciements les plus sincères du Colonel Dupuis, commandant du port. Mgr Soler qui plus tard devait devenir évêque de Montevideo félicita les Salésiens des progrès faits, grâce à eux, dans la Météorologie et appela Morandi ; le *prophète de la science*. La chose en vint au point que le Gouvernement, pour avoir plus promptement les observations, fit construire uniquement dans ce but une ligne téléphonique de dix kilomètres, reliant l'observatoire de Villa Colon à l'hôtel des Postes de la Capitale. C'est ainsi que depuis ce temps, toutes les fois que le temps s'altère, les navires ne sont plus exposés à sortir sans avoir au préalable demandé l'avis de l'Observatoire.

Certes ce n'était pas D. Lasagna qui pouvait s'occuper de toutes ces observations précises et minutieuses ; il n'en avait ni le temps ni la commodité ; mais c'était lui qui donnait l'impulsion, qui soutenait le courage et la bonne volonté de ses confrères ; c'était lui qui écartait toutes les difficultés et surmontait tous les obstacles, et il était saintement orgueilleux de ces triomphes de la science obtenus par ces prêtres que le monde s'obstine à regarder comme des ignorants et des arriérés.

Tandis qu'il s'ingéniait à maintenir de plus en plus vif le désir d'apprendre dans ses confrères et les enfants, il ne laissait pas de considérer toujours l'œuvre de son apostolat : c'était toujours le but de toutes ses pensées.

Il donna tous ses soins, toutes ses fatigues à ces malheureux que la société rejette de son sein à cause de leurs crimes, et qui gémissent dans d'obscurs et malsains cachots tant qu'ils n'ont pas payé leur dette à la justice humaine. Il fut invité à prêcher aux prisonniers les exercices spirituels, et à l'exemple de D. Bosco, pendant plusieurs jours de suite il versa le baume de la piété sur les plaies lamentables de ces malheureux. La plume est impuissante à décrire toutes les industries que lui inspira la charité pour exciter l'horreur du vice et du péché dans ces cœurs indurcis par la haine et la douleur. Etant avant tout persuadé que pour ces gens

le prédicateur doit uniquement se préoccuper des âmes, il ne se lança pas dans des discours académiques, il ne rechercha pas les ornements de l'éloquence qui cependant lui étaient si familiers, mais il eut soin d'employer ce langage simple, facile et abondant qui sait trouver la voie du cœur et en faire vibrer les fibres les plus intimes. Quelques faits et des exemples racontés avec un grand naturel et un accent convaincu valaient beaucoup mieux pour ces auditeurs que de rigoureux raisonnements, et bientôt il put se regarder comme le maître de la situation. Afin d'achever l'œuvre de la conversion de ces pauvres âmes, il n'y eut pas jusqu'aux récréations qu'il ne sut employer et il eut soin de les passer toutes avec ses chers prisonniers. Assis autour de lui, ils écoutaient avec un charme ineffable et un profit réel pour leur âme les nombreuses et ravissantes historiettes qu'il leur racontait, il répondait à leurs interrogations et il les amenait ainsi à donner libre cours à des sentiments affectueux qui semblaient à tout jamais éteints en eux : c'est que ces malheureux avaient passé bien des années avant de rencontrer une personne qui sut partager leurs peines et leurs douleurs. D. Lasagna eut à la fin de cette retraite la douce consolation de voir tous les prisonniers réconciliés avec Dieu et réconfortés avec le Pain des Forts qui devait leur donner la paix et la résignation, et pendant bien des années on vit se conserver entre ces sombres murailles le souvenir consolant de la prédication du bon missionnaire, de ses manières affables et gaies et surtout de son immense charité.

De même que ce fut la visite qu'il fit aux prisonniers qui inspira à Don Bosco la pensée de l'Œuvre des Patronages, de même ce fut aussi cette retraite spirituelle de Montevideo qui accrut encore, si faire se pouvait, le zèle déjà si ardent de D. Lasagna à propager de toutes ses forces cette œuvre qui fut le berceau et qui devait être le plus vaste champ de l'activité salésienne. Et il est ainsi le vrai, le digne fils de D. Bosco, en s'occupant encore plus qu'auparavant à recueillir les jeunes gens, spécialement le dimanche, pour les instruire et les former à la piété et aux vertus chrétiennes.

DON ALBÉRA

(A suivre.)

LIVRES offerts gracieusement à notre Direction :

Introduction scientifique à la foi chrétienne, par Pierre COURBET. — Deuxième édition revue et considérablement augmentée. — Un fort vol. in-8°. Prix : 4 frs., franco 4 fr. 50. — Librairie BLOUD, rue Madame, 4, Paris.

M. Pierre Courbet a pensé, à juste titre, que c'était une nécessité de notre époque de rattacher en quelque sorte les vérités essentielles du christianisme aux vérités scientifiques qui sont entrées dans le domaine général de l'instruction. Tel est le but de l'ouvrage dont la deuxième édition, mise au courant des progrès les plus récents de la science, paraît aujourd'hui. L'auteur démontre que ce sont nos croyances qui seules peuvent s'appuyer sur la science, et que celle-ci est en opposition absolue avec les systèmes opposés au christianisme, en particulier avec le matérialisme et le panthéisme. De là passant à la question si intéressante du miracle, il en examine le plus grand, l'Incarnation, avec toutes ses conséquences et il termine par la divinité de l'Eglise.

La tentation. Carême prêché à Notre-Dame de Passy en 1891, par le R. P. Augustin LARGENT, prêtre de l'Oratoire, professeur à la faculté de théologie de Paris. — 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 1 fr. 50, franco 1 fr. 75. Librairie BLOUD, 4, rue Madame, Paris.

Le sujet qui exigeait une forte théologie, réclamait aussi, pour être traité d'une manière pleinement satisfaisante, une psychologie fine et pénétrante. Ni l'une ni l'autre ne manquent au professeur de l'Institut catholique de Paris.

Pour les affligés. Neuvaine à saint Joseph selon l'esprit de sainte Thérèse, par un Enfant du Carmel, avec préface par le R. P. FERDINAND DE LA MÈRE DE DIEU. 1 vol. in-18 carré. — Prix : 0 fr. 80, franco, 0 fr. 90. Librairie BLOUD, 4, rue Madame, Paris.

Collection Science et Religion, volumes in-12 fr. 60. Librairie Bloud, 4, rue Madame, Paris.

Premiers principes d'économie sociale, par H. RUBAT DU MÉRAC, avocat à la Cour d'appel de Paris, professeur à la Faculté libre de droit. — 1 vol.

Les traitements ecclésiastiques, par l'abbé Lucien CROUZIL, docteur en droit, chargé de cours à l'Institut catholique de Toulouse. — 1 vol.

La Bible et l'Orientalisme : I. — La Bible et l'Égyptologie, par V. ERMONT. — 1 vol.

II. — La Bible et l'Assyriologie, par V. ERMONT. — 1 vol.

Philosophes du XIX^e siècle : H. Taine, par Michel SALOMON. — 1 vol.

Apologie du culte catholique, par l'abbé MOUSSARD, chanoine de la Métropole de Besançon. — 1 vol.

Symbolisme du culte catholique, par Ant. SAUBIN. — 1 vol.

Études. — 20 décembre : La ligue de l'enseignement et la liberté, Paul Dudon. — La Bible et l'Assyriologie (II), Albert Condamin. — La raison et les activités inférieures (IV), Victor Poucel. — L'évolution du clergé anglican, W. Lake (1817-1897), Henri

Bremond. — L'algèbre de la logique (I), de Jerfanion. — Jules Barbey d'Aureville, d'après sa correspondance inédite, Bourgarel. — Souvenirs du général marquis Armand d'Hautpoul, Henri Chérol. — Un dernier mot au R. P. Mandonnet. — Revue des livres. — Événements.

5 janvier : Aux rives du Bosphore, Joseph Burnichon. — Le P. Amiot, et la Mission française de Pékin à la fin du 18^e siècle (I), de Rochemonteix. — La faillite de la liberté, Pierre Suau. — Bulletin scientifique, Auguste Belanger. — Derniers propos de M. Herbert Spencer, Xavier Moisant. — Une œuvre sociale au 18^e siècle, Henry Fouquieray. — Correspondance de Chine. — Revue des livres. — Événements.

Abonnement : 25 fr.; Union postale : 30 fr.

Victor Retaux : 82, rue Bonaparte, Paris (VI).

L'Ami des Catéchismes

Revue bi-mensuelle, illustrée en couleurs, renfermant une histoire pour chaque question, suivie des apprêts du grand jour.

Abonnement. — Un an : 3 f. 50. — Union postale : 4 f. 50.

L'exemplaire : 0 f. 10. — Le cent : 9 f. 75 franco.

Librairie salésienne, 32, rue Madame, Paris VI.



Son Eminence le Cardinal Lucido Maria Parocchi, sous-doyen du Sacré Collège a succombé le 15 de ce mois à la maladie de cœur dont il souffrait depuis longtemps. Il était l'avant-dernier survivant des cardinaux que Pie IX eut créés. S.S. le Pape Léon XIII, qui lui témoignait une grande estime, l'avait pendant plusieurs années maintenu au poste éminent de Cardinal-vicaire. et on se souvient de la ferme énergie, toujours tempérée par le plus bienveillant accueil, avec laquelle il savait accomplir les devoirs de sa lourde charge. Sa santé venant à faiblir, il dut prier le Saint Père de le relever de ses fonctions délicates, mais il ne cessa pas pour cela de prodiguer aux œuvres catholiques les secours de ses lumières et de ses encouragements.

Il était le protecteur d'une longue série de congrégations et associations religieuses, entre autres des Frères des Ecoles Chrétiennes, des Eudistes, des Dames de l'Assomption, des Cereles Catholiques, etc., etc., mais il l'était, particulièrement depuis 1896, de la Pieuse Société de Saint-François de Sales, à

laquelle il daignait vivement s'intéresser en toutes les occasions.

C'est donc pour nous un devoir de reconnaissance filiale de porter fréquemment son souvenir devant Dieu.

Nos chers Coopérateurs et Coopératrices, les lecteurs du Bulletin salésien, les amis de l'Œuvre de D. Bosco tiendront à unir leurs prières à celles de tous les Salésiens pour le repos de l'âme de l'éminent cardinal.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 décembre 1902 au 15 janvier 1903

France



- AGEN: M. l'abbé Vergues, curé de *Roquesfère*.
 AIX: M. l'abbé Max. Faure, curé de Saint-Césaire, *Arles*.
 — M. l'abbé J. B. Ravanas, *Sénas*.
 ANNECY: M. l'abbé François Renand, *Samoëns*.
 BAYONNE: M. le chanoine Inchauspe, *Tardets*.
 BLOIS: M. l'abbé Grélat, curé de *Cour-Cheverny*.
 CAMBRAI: M. l'abbé Lejeune, curé de *Wattrelos*.
 — M. l'abbé Billaud, curé d'*Ors*.
 LYON: M. l'abbé Villion, aumônier à *Couzon-aux-Mont-d'Or*.
 ORAN: M. le chanoine Pons, curé de *Saïda*.



VANNES: Sœur Marie-Joseph Gouzerch, *Auray*.



- AMIENS: M. Jules Dournel de Bonnival, *Amiens*.
 BELLEY: M^{me} Hélène de Varenne de Fénille, *Trefort*.
 BLOIS: M. Martinet, *Mur-de-Sologne*.
 — M. Posth, *Cour-Cheverny*.
 BOURGES: M^{me} la baronne de Bovre, *Charenton-sur-Cher*.
 CAMBRAI: M^{me} Clouet des Perruches, *Lille*.
 — M^{me} Wittu, *Lille*.
 — M. D. Clabaut, *Lille*.
 — M^{me} veuve J.-B. Bossut, *Roubaix*.
 — M^{me} veuve Hordoir, *Roubaix*.
 — M^{me} Vallez, *Sin-le-Noble*.
 — M^{me} Wavrin, *Wambrechies*.
 — M^{me} Louis Dupont, *Douai*.
 — M^{me} Rosalie Didiot, *Loos*.
 CHAMBÉRY: M. Pierre Pollet, *Chambéry*.
 — M. le docteur Jean Tissot, *Chambéry*.
 CHARTRES: M^{me} Belle, *Chartres*.
 DIGNE: M^{me} la marquise de Château-Arnoux, *Digne*.
 GRENOBLE: M^{me} Augustine Grognard, *Grenoble*.
 — M^{me} veuve Billard, *Saint-André-le-Gaz*.
 — M. Joseph-Eugène Merle, *Saint-Marc-lin*.

- LYON: M. Grisard, *Mardore*.
 — M. Pierre Gandin, *Chazelles-sur-Lyon*.
 — M. Louis Clément Blanchon, *Lyon*.
 MARSEILLE: M^{me} Léonie Antran, *Marseille*.
 — M^{me} Girard, *Marseille*.
 — M. Rey, *Marseille*.
 MONTAUBAN: M^{me} Millenet, *Montauban*.
 NANCY: M^{me} Sommeillier, *Saint-Nicolas-du-Port*.
 ORAN: M. Hippolyte Saurin, *Oran*.
 PARIS: M. Jean Y Arias de Pau, *Boulogne-sur-Seine*.
 — M. Antoine d'Hier, *Paris*.
 ROUEN: M^{me} Stackler, *Rouen*.
 ST-BRIEUC: M^{me} Cornie, *Guingamp*.
 ST-CLAUDE: M^{me} Pauline de Prudhomme, *Fers-en-Montagne*.
 SOISSONS: M^{me} Paul Perrot, *Saint-Quentin*.
 TOULOUSE: M. Duilhé de Saint-Projet, *Montpitol*.
 — M^{me} Marguerite Meynard, *Mascarville*.
 — M. Adolphe Gimié, *Montgaillard*.
 VALENCE: M^{me} Marie Courbie, *Valence*.
 — M^{me} Marie Rebattet, *Romans*.
 — M^{me} Marguerite Robert, *Valence*.
 VERSAILLES: M. Beget, *Versailles*.

Belgique



MALINES: M. l'abbé Van Hoydonck, *Bruxelles*.



- LIÈGE: M^{me} veuve Claiakens, *Hasselt*.
 — M. Gustave Smets, *Béringen*.
 — M^{me} Hubertine Joassart, *Liège*.
 MALINES: M. Joseph Keiser, *Anvers*.

Autres Pays



- AUTRICHE-HONGRIE: R. P. Arcade Seböck, O. S. B. *Gyor-Szent-Martin*.
 ITALIE: M. l'abbé François Dioli, *Ferrare*.
 — M. l'abbé Laurent Perrin, *Challant-Saint-Victor*.



- ANGLETERRE: Lady Whiting, *Londres*.
 AUTRICHE-HONGRIE: M. Heim, *Inspruck*.
 — M^{me} Antoinette Drohojowska, *Craovie*.
 ITALIE: M. Grognon, *Aoste*.
 — M^{me} Emilie Tercinod, *Aoste*.
 — M. Pierre-Joseph Quey, *Ayas*.
 MAURICE: M^{me} A. de Comarmond, *Curepipe*.
 SUISSE: M. Antoine Peier, *Fribourg*.



Pater, Ave, Requiem.